

RTP 813

Huart

L'islamisme
au XIX^e siècle

Bibliothèque Maison de l'Orient



112813

VI. — L'ISLAMISME

par Clément HUART.

En 1822, le nom illustre de Silvestre de Sacy, qui fut le premier président de la Société Asiatique, avait atteint l'apogée de la renommée, et son autorité régnait sans conteste sur le domaine des études musulmanes. Dès 1793, il avait publié son *Mémoire sur diverses antiquités de la Perse* suivi de la traduction de l'histoire des Sassanides de Mirkhond ; puis il avait extrait de Maqrizî ses recherches sur les monnaies, les poids et mesures légales des pays musulmans (1797 et 1799). Professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, il avait composé, à l'usage de ses élèves et pour obéir aux termes du règlement de cet établissement, sa fameuse *Grammaire arabe* (1^{re} éd., 1810) qu'avait précédée de quatre ans (1806) la première édition de sa *Chrestomathie*. Il avait, en 1805, traduit la *Colombe messagère* de Michel Sabbagh, publié en 1810 la description de l'Égypte d'Abdellatiph, en 1816 le *Calila et Dimna* suivi de la *Moallakah* de Labid. En 1819, entamant le domaine de la littérature persane, il donnait au public le *Pend-nâmé* de Férîd-ed-dîn 'Attâr, enrichi de notes de la plus savante érudition, en même temps que de la plus étendue. L'année même de la création de la Société, il terminait son édition des *Séances* de Harîrî, enrichie d'un commentaire en arabe résumé de divers auteurs, et d'une préface qu'il avait composée, en arabe également, dans le plus pur style des écrivains orientaux.

Pendant seize ans encore, son activité, mûrie par l'expérience, achevait en 1826 la seconde édition de la *Chrestomathie*, en 1831 celle de la *Grammaire*, ouvrages capitaux qu'il complétait en 1829 par l'adjonction d'une *Anthologie grammaticale* formée d'extraits d'œuvres de grammairiens indi-

gènes. En 1822 il adjoignait une traduction du *Borda*, d'El-Boûcirî, dithyrambe à la louange de Mahomet, à l'*Exposition de la foi musulmane* que Garcin de Tassy avait tirée d'El-Birgêwî ; et l'année suivante, il veillait, avec Etienne Quatremère, à l'Imprimerie royale, à une édition d'un Nouveau Testament en syriaque et arabe karchouni. Sa collaboration à l'ancien *Journal Asiatique* commence dès 1823, avec un mémoire sur la manière de compter par les jointures des doigts, la dactylogonomie, qui devait, beaucoup plus tard, faire l'objet de nouvelles recherches par Stanislas Guyard. Ses études sur l'initiation à la secte des Ismaïliens (1824) et la notice des manuscrits des livres sacrés des Druzes (1824) préparaient et annonçaient l'*Exposé de la religion des Druzes* qui ne devait voir le jour qu'en 1838, l'année même de sa mort. L'année 1825 vit paraître une lettre sur d'anciens manuscrits arabes sur papyrus ainsi qu'un mémoire sur le traité conclu entre Philippe le Hardi et le roi de Tunis, en 1270, pour l'évacuation du territoire de Tunis par l'armée des Croisés. Des remarques sur l'étude de la poésie arabe (1826), de nouveaux aperçus sur l'histoire de l'écriture chez les Arabes du Hedjaz (1827), des observations sur une pratique superstitieuse attribuée aux Druzes et sur la doctrine des Nosâiriens (1827), marquent l'intérêt qu'apportait le grand orientaliste à l'organe créé par la Société qu'il avait contribué à former. Sa collaboration s'arrête à cette dernière date : occupé par de plus importants travaux, il cessa d'écrire dans le *Journal Asiatique*, mais il y fut remplacé par la pléiade d'élèves qu'il avait formés, et qui devaient s'illustrer à leur tour.

Parmi ces ouvriers de la première heure, qui apportèrent au nouveau groupement le concours de leur bonne volonté, il convient de citer Garcin de Tassy, qui avait déjà publié les allégories morales d'Izz-ed-dîn el-Moqaddasî, traduites de l'arabe sous le titre de *Les oiseaux et les fleurs* (1821) et l'*Exposé de la foi musulmane* (1822) que nous venons de citer à l'occasion de la collaboration que lui avait apportée Silvestre de Sacy, et auquel l'auteur avait joint la traduction du *Pend-nâmé* de Sa'dî. La traduction d'une *Séance* de Harîrî (1823), un supplément à la notice sur Ibn-Khaldoun (1824),

des principes de sagesse touchant l'art de gouverner, traduits du turc (même date), ainsi qu'une relation de la prise d'Abydos, une description de la ville de Constantinople (1824), une relation de la bataille de Varna, une autre de la prise de Constantinople (1826), les aventures du prince Gem (1826), tirés pour la plupart du *Tâdj et-téwârîkh* de Sa'd-ed-dîn, montrent que, dès le début, Garcin de Tassy, spécialisé plus tard dans l'étude de la langue moderne de l'Inde, l'hindoustâni, que d'ailleurs il était chargé d'enseigner, avait fouillé et exploré avec amour les littératures persane et turque. Ce ne fut qu'en 1847 que parurent les *Rudiments de la langue hindoui*, suivis bientôt d'autres ouvrages qui échappent à notre appréciation. Mais dès 1831 il avait donné au *Journal* son mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde. Tassy ne cessa jamais de penser aux trois autres langues musulmanes qui lui fournirent de nombreux sujets d'étude : une notice sur des vêtements avec inscriptions arabes, persanes et hindoustanies (1838), son *Chapitre* inconnu du Coran (1842) où il faisait état d'une certaine sourate *en-Noûréin* conservée dans les traditions chiïtes, sa *Rhétorique des nations musulmanes* (1844) et sa *Prosodie* (1848) qui furent réunies plus tard en un volume publié par l'Ecole des Langues orientales (1873), son mémoire sur les noms propres et sur les titres musulmans (1854, 2^e éd., 1878), une note sur les *Rubâ'yât* d'Omar Khaiyyâm (1857), la même année qui vit paraître, en un volume indépendant, le *Mantiq-ullâir* « Langage des oiseaux » de Férîd-ed-dîn 'Attâr ; cela lui donna l'occasion d'écrire un traité de la poésie philosophique et religieuse chez les Persans. La seconde édition française de la grammaire persane de Sir W. Jones, revue, corrigée et augmentée par lui (1845), ne fut pas sans lui valoir quelques critiques. L'islamisme d'après le Coran, l'enseignement doctrinal et la pratique, eut une troisième édition en 1874.

Fils de l'orientaliste J. J. A. Caussin de Perceval, qui s'était fait connaître par des publications de textes arabes (les sept Mo'allaqât, Fables de Lokman, Séances de Harîrî, 1819), par une continuation de la traduction de Galland des *Mille et une nuits* (1806), et par le *Livre de la grande table hakémit* d'après un manuscrit de Leyde (1804), sans compter une

traduction de l'histoire de la Sicile extraite de l'encyclopédie de Nowaïri pour être jointe au Voyage du baron de Riedesel (1802), A. P. Caussin de Perceval avait débuté par occuper des fonctions consulaires au Levant. Rappelé à Paris pour y enseigner l'arabe vulgaire, il avait, dès 1824, publié sa Grammaire de l'arabe vulgaire (2^e éd., 1833 ; 3^e éd., 1843 ; 4^e éd., 1858) en même temps qu'il traduisait de l'historien ottoman Wâçif-Efendi le Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes de 1769 à 1771 (1822), et sur le texte de l'opuscule intitulé *Uss-i Zhafer*, le Précis de la destruction du corps des Janissaires par le sultan Mahmoûd II (1833). Utilisant le dictionnaire français-arabe composé par l'égyptien Ellious Boctor, il le revit et l'augmenta (1829-1829 ; 2^e éd., 1848). Pour mettre un texte facile d'explication entre les mains des élèves de son cours, il fit paraître, dans la série des *Chrestomathies orientales*, des extraits du Roman d'Antar (1841) qui ne portent pas de nom d'éditeur, et qu'il affectionnait tout particulièrement, ayant eu l'occasion de lire ces récits, dont la composition ne remonte pas au delà des Croisades, pendant un siège que subissait la ville d'Alep, où il remplissait, au consulat de France, les fonctions de drogman-chancelier. Il avait réservé au *Journal Asiatique* une notice sur les trois poètes Akhtal, Farazdaq et Djérir (1834), une étude sur le combat de Bedr (1839), un mémoire sur le calendrier arabe avant l'islamisme (1843) ; le roman d'Antar avait, avant la publication des extraits, fait l'objet de deux communications (1833-1834). La relation d'un voyage en France par le chéïkh Rifâ'a avait été étudiée dans un compte rendu détaillé (1833). Les notices anecdotiques qu'il avait préparées sur les principaux musiciens arabes des trois premiers siècles de l'islamisme ne virent le jour qu'après sa mort (1873). Mais l'ouvrage capital qu'il a laissé, fruit de longues et persévérantes recherches, *l'Essai sur l'histoire des Arabes*, bien que dépassé aujourd'hui par des travaux plus approfondis, suffira à empêcher son nom de tomber dans l'oubli ; l'auteur avait cherché à tirer une chronologie d'après les récits plus ou moins légendaires, conservés par les traditions arabes, des périodes antérieures à l'islamisme ; base bien fragile, qui n'a pu garder de valeur propre en présence des synchronismes

établis d'après les renseignements des historiens grecs. Néanmoins la tentative était hardie pour l'époque.

C'est dans le *Nouveau Journal Asiatique* qu'Etienne Quatremère débute, en 1828, par un mémoire sur la vie et les ouvrages de Méïdânî, dont le célèbre recueil de proverbes arabes devait lui fournir encore, en 1837, l'occasion d'en publier un certain nombre avec leur traduction. Peu après avoir donné, dans le tome XII des *Notices et extraits*, une étude sur un manuscrit arabe attribué à el-Bakri et contenant la description de l'Afrique (1831), Quatremère publiait successivement dans l'organe de notre Société ses mémoires sur la vie d'Abdallah ben Zobéïr, l'anti-khalife de la Mecque (1832), sur les Nabatéens (1835), sur la dynastie des khalifes abbassides, sur le *Kilâb-el-Aghânî* « Livre des Chansons », précieux recueil de la littérature poétique arabe, sur la dynastie des khalifes fatimites (1836), sur la vie du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan, et celle du khalife fatimite Moezz li-din-Allah, sur le goût des livres chez les Orientaux (1838), sur la vie et les ouvrages de Mas'ou'dî, sur le *Moudjmel et-tavârikh* dont J. Mohl donna, en 1843, des extraits souvent cités dans les recherches historiques relatives à la Perse ancienne. En collaboration avec Reinaud, il écrivait en 1850 des Observations sur le feu grégeois. Ces recherches de détail ne l'avaient pas absorbé au point de lui cacher la vue de plus importantes recherches ; ses grandes publications lui ont valu un renom mérité, surtout par l'érudition vraiment merveilleuse que montraient les notes dont il accompagnait ses traductions, et qui ont élucidé nombre d'expressions et de faits obscurs. Ce sont l'Histoire des Mongols de la Perse de Rachîd-ed-dîn, dont le tome premier, seul paru, contenant la préface et la vie de Houlagou, a vu le jour en 1836 dans la *Collection orientale* in-folio ; et l'histoire des sultans mamluks de l'Egypte de Maqrîzî, dont le tome premier a paru en deux parties (1837 et 1840). Le texte arabe des *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoûn a été édité en trois volumes dans les *Notices et extraits* (1858) ; Quatremère en avait commencé la traduction, qui fut interrompue par sa mort, puis reprise par Mac-Guckin de Slane. Il avait reconnu l'intérêt qu'offrait le *Kilâb er-Raudatêin* d'Abou-Châma pour l'histoire de Nour-ed-dîn

Zangî et de Saladin ; il en avait préparé, pour le recueil des historiens des Croisades, un fragment accompagné de sa traduction ; il n'en fut tiré que des bonnes feuilles, détruites après la mort de l'auteur. Enfin un de ses travaux qui a conservé toute sa valeur et qui est encore fréquemment consulté aujourd'hui, parce que c'est le seul document, avec Ibn Batoûta, qui nous fasse connaître l'état de l'Asie-Mineure au XIV^e siècle, a paru dans le tome XIII des *Notices et extraits* : l'analyse du traité géographique de Chihâb-ed-dîn el 'Omarî Ibn Fadlallah, le *Mésâlik el-Abçâr* (1838). La plupart des mémoires qu'il avait publiés dans le Journal furent réunis en un volume de *Mélanges d'histoire et de philologie orientales* précédé d'une notice par Barthélemy St-Hilaire.

Le *Journal Asiatique* était ouvert aux communications des savants étrangers, du moment qu'elles étaient rédigées en langue française. A cette époque déjà ancienne brillait en Autriche le nom de Joseph de Hammer-Purgstall, connu surtout par son Histoire de l'empire ottoman. Dès le début de notre Société, Hammer, qui s'était empressé de lui accorder son adhésion, lui envoyait successivement des remarques sur l'histoire ottomane du prince Cantemir (1824), sur le séjour du frère de Bayazid II en Provence (1825), sur un tableau généalogique des soixante-treize sectes de l'Islam, sur la prétendue cage de fer de Bayazid Yldirim (1826), sur les premières relations diplomatiques entre la France et la Porte (1827), des éclaircissements sur quelques points contestés de l'histoire des Arabes, des Byzantins, des Seldjouquides et des Ottomans (1829), un essai sur la langue et la littérature persanes (1833), une courte notice sur les Druses (1837), sur les *mowachchahât* et les *zadjal*, deux formes de la poésie populaire chez les Arabes, suivie bientôt d'une autre notice sur dix formes de versification arabe, et d'une note sur l'origine persane des *Mille et une nuits* (1839) ; des extraits du *Fihrist* sur la religion des Sabéens ou plutôt Çabiens ; deux notices des ouvrages imprimés à Constantinople en 1841 et en 1842, des recherches sur les lames des Orientaux (1854), sur les passages relatifs à la chevalerie dans les historiens arabes (1859). Un autre savant de renommée universelle, J. Klaproth, nous donnait sa notice du Batour-nâmeh (1824) et des extraits

du texte turc du *Derbend-nâme* (1829). L'illustre numismate Fræhn envoyait de Pétrograd un supplément au mémoire sur les monnaies arabes des Chosroès (1824). La même année, Grey-Jackson traitait de la conformité de l'arabe de Barbarie avec l'arabe de Syrie ; Rasmussen écrivait un essai historique et géographique sur le commerce et les relations des Arabes et des Persans avec la Russie et la Scandinavie dans le moyen âge. Kunkel donnait des notes sur Méidâni (1826) ; Fleischer écrivait ses remarques critiques sur le tome premier de l'édition du texte des *Mille et une nuits* par Habicht. Le lieutenant-colonel Fitz-Clarence composait un mémoire sur l'emploi des mercenaires musulmans dans les armées chrétiennes (1827).

Dans cette phalange de travailleurs émérites, si tous ne pouvaient prétendre au premier rang, tous du moins, même les plus modestes, apportaient non seulement le concours de leur bonne volonté, mais des contributions utiles à l'œuvre commune, en présence de cet Orient que l'on commençait à peine à explorer scientifiquement. Grangeret de la Grange présente, dès 1823, des extraits du *diwan* arabe du mystique 'Omar ben el-Fârid ; il traduit, sur le texte de Moténabbî, un poème en l'honneur de Dillir, fils de Leschker-Wazz (1824) ; il donne une étude sur les Arabes en Espagne (1824) ; passant à la littérature persane, il écrit une notice sur Djâmi et son Bêhâristân (1825). Félix Dupont compose un mémoire sur les mœurs et les cérémonies religieuses des *Nesserié* (Noçaïrîs), connus en Europe sous le nom d'*Ansari* (1824). Coquebert de Montbret fils s'attaque aux *Prolégomènes* d'Ibn-Khaldoûn pour en donner des extraits traduits (1824 et 1827). J. Dumoret entretient nos lecteurs de la relation de l'ambassade de Dervîch Mohammed-Efendi (1826) et tire du *Tohjat el-Kibâr* de Hâdji-Khalfa la relation des premières expéditions des Turcs dans la mer des Indes (1827) ; il traduit également du turc la relation de la conduite de Tamerlan à Ispahan (1828) ; il extrait d'un ouvrage persan, le *Khilâçet el-Akhhâr* de Khondémîr, dont le manuscrit, que possède la Bibliothèque nationale, est resté inédit jusqu'à ce jour, l'histoire des Seldjouqides (1834). Cardin de Cardonne nous fait connaître, dès la même année, le *Roman d'Antar*

qu'il avait rapporté d'Orient et qui fut plus tard, comme nous l'avons vu, l'objet des études de Caussin de Perceval ; deux autres épisodes du même texte furent traduits par lui en 1837. C'est lui qui, en 1838, a traduit le journal d'Abd-er-Rahman Gabarti pendant l'occupation française en Egypte. J. J. Marcel, qui avait accompagné en Egypte le général Bonaparte, y avait installé la première imprimerie que vit jamais le pays des Pharaons, et de qui le souvenir n'est point entièrement perdu à l'Imprimerie nationale, dont il fut directeur, présente à la Société un mémoire sur les inscriptions koufiques carrées (1833), un tableau statistique des principales tribus de la province d'Oran (1835) et une notice sur un monument arabe conservé à Pise (1839). Il avait publié entre temps sa Paléographie arabe (1828) et préparait sans doute l'histoire de l'Egypte depuis la conquête arabe jusqu'à la domination française qui parut en 1848 dans la collection de l'*Univers pittoresque* de Firmin Didot, ouvrage enrichi de reproductions de monnaies arabes, et qui, malgré les travaux plus récents, peut encore, sur certains points, être utile à consulter. La numismatique était d'ailleurs l'objet constant de ses préoccupations : il a étudié les monnaies diverses ayant cours en Algérie (1843) et en a même donné un tableau général (1844).

Amédée Jaubert avait longtemps rempli des fonctions diplomatiques au Levant, et avait été chargé de missions confidentielles au cours desquelles il risqua sa vie : il a raconté son emprisonnement à Bayézid, dans les montagnes du Kurdistan, et les dangers qu'il y courut. En 1827, il communique au Journal une notice sur le *Bakhtiyâr-nâmé*, un article sur le traitement de la peste chez les Arabes d'Afrique ; puis il publie une histoire persane de la dynastie des Qadjars pour laquelle il a utilisé la traduction anglaise de Brydges (1834), une étude sur Constantinople en 1830 (1835). Ces travaux suivaient de près la relation de Ghanat et des coutumes de ses habitants (1828), ses *Eléments de la grammaire turque*, auxquels il adjoignait un spécimen de l'écriture ouïgoure (1833, 2^e éd., 1839), et précédaient de peu le texte persan de la vie de Tchinggiz-Khan par Mirkhond (1841), et la traduction, d'après deux manuscrits arabes de la Bibliothèque royale,

de la géographie d'Edrisi, travail qui aurait pu être de la plus grande utilité si l'auteur, dans sa hâte ou peut-être dans l'insuffisance de sa documentation, n'y avait pas laissé se glisser un certain nombre de bourdes, relevées malicieusement plus tard, qui en diminuent la valeur (1836-1840). La publication du texte turc de la relation de l'ambassade de Mohammed-Efendi, destinée à l'explication dans un cours public, est de moindre envergure (1841).

Reinaud fut aussi un travailleur de la première heure : il commença en 1824, par une notice sur la vie de Saladin, une carrière d'orientaliste qui fut une des plus longues et des plus fructueuses. Ses communications se pressent à la suite les unes des autres : histoire de la sixième croisade et de la prise de Damiette (1821), des guerres des Croisades sous le règne de Béibars (1827), prélude de la publication du tome IV de la *Bibliothèque des Croisades* (1829), traduction, sur le texte italien, du traité de commerce entre la République de Venise et les derniers sultans mamloûks d'Egypte (1829), notice des ouvrages arabes, persans et turcs imprimés en Egypte (1831), déchiffrement d'une inscription funéraire arabe (1833), notice sur les chroniques orientales destinées au *Recueil des historiens des Croisades* (1834), fragment d'un tableau historique des invasions des Sarrasins en France (1836), fragments arabes et persans relatifs à l'Inde (1844) suivis bientôt d'un extrait d'un mémoire sur la même contrée (1840), publié en 1849 dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, recherches sur l'art militaire chez les Arabes au moyen âge (1848), sur la composition du feu grégeois en collaboration avec le colonel Favé (1849), étude sur la chape arabe de Chinon (1855), état de la littérature chez les populations chrétiennes de la Syrie (1857) que suit une notice sur la gazette arabe de Beyrouth (1858), des notices sur les dictionnaires géographiques arabes et sur le système primitif de la numération chez les peuples de race berbère (1860), un mémoire sur le commencement et la fin du royaume de la Mésène et de la Kharacène (1861), un autre sur les relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale (1863). Durant ce long espace de temps, Reinaud avait publié en 1828 les monuments ara-

bes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas, le premier en date des traités d'archéologie musulmane, en 1840 le texte arabe du *Taqwim el-Boldân*, tableaux géographiques dus à la plume du prince éyyoubite de Hama, Abou'l-Fédâ, en collaboration avec Mac-Guckin de Slane ; plus tard parurent l'introduction générale à la géographie des Orientaux, qui forme une histoire complète de la science géographique chez les Arabes (1848), le tome II contenant la traduction du texte (même année), travail repris, continué et achevé, longtemps après, par Stanislas Guyard. En 1849, il donnait, en collaboration avec Joseph Derenbourg, la seconde édition revue des *Séances* de Harîrî. Un peu auparavant, en 1845, il avait ajouté une traduction et des éclaircissements aux *Relations des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine au ix^e siècle de notre ère*, dont le texte arabe avait été imprimé en 1811 par les soins de Langlès, mais n'avait pas été mis dans le commerce.

Le professeur allemand F. E. Schulz, qui devait finir si malheureusement, assassiné par les Kurdes près de Bach-Qal'a en 1829, donnait dès 1825 une note sur le grand ouvrage historique et critique d'Ibn-Khaldoûn ; se trouvant en 1828 à Constantinople, il publie une note sur le manuscrit du même ouvrage qui y est conservé (1828) ; on publie de lui, en 1840, un mémoire sur le lac de Van. Jouannin, qui devait faire paraître plus tard, en collaboration avec Van Gaver, l'histoire de la Turquie dans la collection de l'Univers pittoresque (1840), traduisait en 1827 deux odes mystiques persanes de Hâtif Isfahâni. Agoub, l'auteur de la *Lyre brisée*, traitait la même année des romances vulgaires des Arabes. Stahl écrivait en 1830 un mémoire sur la législation arabe, qui marque le commencement des études où devaient se signaler le Dr Worms, Ducaurroy et Belin. Ferdinand Denis s'occupait des manuscrits à miniatures et des voyages à figures (1833), ouvrant ainsi la voie à un ordre de recherches qui a été repris avec succès de notre temps.

A. de Biberstein-Kazimirsky traduisait du turc le précis de l'histoire des Khans de Crimée de 1281 à 1784, travail revu par Jaubert (1833). Son dictionnaire arabe-français, pour lequel les travaux antérieurs furent soigneusement revus

par lui sur les textes des lexicographes indigènes, parut en 1860. Le fruit de sa vieillesse fut les Dialogues français-persans précédés d'un précis de la grammaire et suivis d'un vocabulaire (1883), le texte et la traduction des poésies persanes de Minoutchehrî, poète du XI^e siècle (1887) qu'avait précédé de dix ans un spécimen du même ouvrage. Sa traduction du Qorân a été souvent réimprimée.

Une nouvelle génération de savants était née à la vie intellectuelle ; elle allait continuer et développer l'œuvre entreprise par ses devanciers. Le baron Mac-Guckin de Slane débute en 1838 par un choix des poésies les plus remarquables des anciens Arabes ; c'est l'année précédente qu'avait paru son diwan d'Amro'lkaïs accompagné d'une traduction latine et précédé de la vie du poète extraite du *Kitâb-el-aghânî*. En 1839, il donne au Journal des observations sur le sens figuré de certains mots qui se rencontrent dans la poésie arabe ; en 1840, il collabore avec Reinaud pour l'établissement du texte de la géographie d'Abou'l-Fédâ ; en 1841, il extrait de l'encyclopédie de Nowairî l'histoire de la province d'Afrique et du Maghreb, il traduit la description de l'Afrique rédigée par le géographe Ibn-Hauqal (1842), le voyage d'Ibn-Batoûta dans le Soudan (1843), l'autobiographie d'Ibn-Khaldoûn (1844), préluant ainsi à deux œuvres magistrales sorties de sa plume, l'*Histoire des Berbères* et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale (quatre volumes imprimés à Alger, 1847-1856), et la traduction des *Prolégomènes* dans les *Notices et extraits*, en trois volumes (1862, 1865 et 1868). En 1858, de Slane donnait au Journal la traduction de la description de l'Afrique septentrionale par El-Bakri, dont il avait publié le texte à Alger l'année précédente, et en 1862, une notice sur Qodâma et ses écrits ; ce fut sa dernière contribution à notre recueil, mais non son dernier travail, car il lui restait à s'occuper du dictionnaire biographique d'Ibn-Khallikân, *Wafayât el-A'yân*, dont il avait publié le premier volume du texte (1842) tandis que F. Wüstenfeld l'autographiait à Goettingue de 1835 à 1850, et dont il donna une traduction anglaise (les frais étant supportés par l'*Oriental translation Fund*) en quatre volumes imprimés à Paris de 1842 à 1871. En 1868, il fixait officielle-

ment, en collaboration avec Ch. Gabeau, qui appartenait com-
lui au cadre des interprètes de l'armée d'Afrique, la trans-
cription des noms propres usités chez les indigènes de l'Al-
gérie. C'est lui qui dressa le catalogue des manuscrits arabes
de la Bibliothèque nationale.

Charles Defrémery avait été formé à la sévère discipline
de l'Ecole des Chartes. Après avoir extrait du *Bêhâristân* de
Djâmi l'épisode d'Achter et Djéida (1842), il commence dès
l'année suivante la série de recherches historiques qui furent
sa très utile contribution à la constitution de l'histoire de
l'Asie antérieure au moyen âge : observations sur deux points
de l'histoire des rois d'Akhlât et de Mârdîn et sur deux pas-
sages de la chronique d'Abou'l-Fédâ, histoire des sultans
Ghoûrides et observations sur une inscription funéraire arabe
(1843), mémoire historique sur la dynastie des Mozhaffériens
(1844), sur Ahmed fils d'Abdallah (1845), recherches sur trois
princes de Nichâboûr, nouvelles observations sur le vérita-
ble auteur de l'histoire du pseudo-Hasan ben Ibrahim (1846),
recherches sur quatre princes d'Hamadan et mémoire sur
la famille des Sadjides (1847), histoire des Seldjouqides tirée
du *Tarikh-i Gozidè* de Hamd-allah Mustauff (1848), frag-
ments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits
(1849), histoire des Khans mongols du Turkistan et de
la Transoxiane d'après Khondémir (1852), recherches sur le
règne du sultan seldjouqide Barq-yarouq (1853), nouvelles
recherches sur les Ismaéliens ou Bâtiniens de Syrie, plus con-
nus sous le nom d'Assassins (1854), trois odes mystiques du
Séyyid Ahmed Hâtif, d'Ispahan (1856), coup d'œil sur la vie
et les écrits de Hâfizh (1858), remarques sur l'ouvrage géo-
graphique d'Ibn-Khordâdhbeh et principalement sur le cha-
pitre qui concerne l'empire byzantin (1866), mémoire sur
cette question : Jérusalem a-t-elle été prise par l'armée du
khalife d'Egypte dans l'année 1096 ou dans l'année 1098 ?
(1872) ; voilà un bel ensemble de travaux fouillés dans le
détail et qui ont contribué à approfondir nos connaissances
sur un terrain à peine défriché. Ces absorbantes recherches
d'érudition ne l'avaient pas empêché de publier en 1842 le
texte persan de l'histoire des sultans du Khârezm, extraite
de Mirkhond, dans la collection des *Chrestomathies orientales*,

puis en 1845 le texte persan et la traduction de l'histoire des Samanides extraite du même ouvrage. Ensuite paraissait son mémoire sur les Emirs Al-Oméra (1848), maires du palais des khalifes abbassides. En 1858, il traduisait le *Gulistân* « Parterre de roses » de Sa'dî, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature persane ; cette traduction, où il avait fait usage des meilleurs manuscrits et qui serrait le texte de plus près que ses devancières, mais qui n'est pas sans être empreinte d'une certaine lourdeur, effaçait celle du marquis d'Alleyre (1704), de l'abbé Gaudin (1791) et de Semelet (1834). Après avoir donné aux *Nouvelles Annales des voyages* les récits d'Ibn-Batoûta relatifs à la Perse, à l'Asie centrale (1848) et à l'Asie-Mineure (1850), il publia, dans les collections de la Société Asiatique, le texte entier des Voyages de l'explorateur maghrébin, accompagné de sa traduction française, en collaboration avec le D^r R. B. Sanguinetti (1853-1859). Ses mémoires d'histoire orientale (1854-1862) ont réuni en deux volumes un certain nombre des travaux qu'il avait donnés à des publications périodiques.

La vie tout entière de Jules Mohl fut consacrée à la publication du texte, accompagné d'une traduction française, du chef-d'œuvre de l'épopée nationale de la Perse, le *Châh-nâmè* « Livre des Rois » de Firdausî, en sept volumes in-folio de la Collection orientale. Commencé en 1838, ce gigantesque travail ne s'achevait qu'en 1873. Après la mort du savant, on fit une réimpression, en sept volumes in-12, de la traduction seule. L'œuvre de Mohl n'atteignit malheureusement pas la perfection : il manquait à l'érudit une connaissance suffisante de la métrique ; il s'est laissé entraîner à préférer des leçons qui ne cadrent pas avec le mètre prosodique. Mohl avait débuté dans la science en publiant, de concert avec Olshausen, des Fragments relatifs à la religion de Zoroastre, publiés sans traduction ni commentaires (*l'Ulémâ-i Islâm*, notice sur les *nosks* de l'Avesta, morceaux du *Châh-nâmé* relatifs à Zoroastre et à l'établissement de sa religion) en 1829 ; il donna au Journal, en 1841 et en 1843, des extraits du *Modjmel et-Tawârikh* sur l'histoire ancienne de la Perse, souvent cités. Ses rapports annuels sont un modèle de précision et de clarté. En qualité de secrétaire de la

Société, il publia en 1845 les pièces relatives aux inscriptions himyarites découvertes par Arnaud, et en 1874 le plan de la digue et de la ville de Ma'reb au Yémen, retrouvés dans ses papiers longtemps après la mort de l'auteur.

L. Am. Sédillot s'était réservé l'étude des mathématiques arabes, et dans cet ordre d'idées il écrivit en 1834 une notice du traité des courbes géométriques de Hasan ben Haïtham, en 1835 des recherches nouvelles pour servir à l'histoire de l'astronomie chez les Arabes, en 1853 des remarques sur l'algèbre chez les Arabes. Telle fut sa collaboration au Journal ; d'autres publications témoignent de son activité : le traité des instruments astronomiques des Arabes, composé au XIII^e siècle par Abou'l-Hasan'Alî, avait été traduit par son père, J. J. Sédillot ; le fils en surveilla l'impression en 1834 et 1835 et y ajouta un supplément en 1842. En 1838, il donnait, dans le tome XIII des *Notices et extraits*, la notice de plusieurs opuscules mathématiques de la Bibliothèque royale, dont l'un dû à la plume d'Ibn-Rochd, le célèbre philosophe Averrhoès. En 1847, il publiait le texte persan des prolégomènes des tables astronomiques du sultan timouride Ouloug-beg, petit-fils de Tamerlan, et en donnait la traduction et le commentaire en 1853. Il communiqua à l'Académie des Sciences, en 1871, des observations sur les termes empruntés par le français à la langue arabe.

Il fut suivi dans la même voie par le Dr François Wœpcke, qui étudia la traduction arabe de deux ouvrages perdus d'Euclide (1851), et écrivit une notice sur une théorie ajoutée par Thâbit ben Qorra à l'arithmétique spéculative des Grecs (1852), des recherches sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux (1854 et 1860), une notice sur quelques manuscrits arabes relatifs aux mathématiques qui venaient d'être acquis par la Bibliothèque impériale (1862) ; pendant ce temps, il publiait et traduisait l'algèbre d'Omar el-Khayyâmî (1851), donnait un extrait du *Fakhrî*, traité d'algèbre d'Abou-Bekr el-Karkhî, qu'il faisait précéder d'un mémoire sur l'algèbre indéterminée chez les Arabes (1853), et tirait d'un manuscrit un essai d'une restitution des travaux perdus d'Apollonius sur les quantités irrationnelles (1856). Il lisait devant l'Académie des Sciences, en 1850, une notice

sur différents morceaux tirés de manuscrits arabes et relatifs à l'histoire des mathématiques ; il faisait imprimer à Rome des recherches sur plusieurs ouvrages de Léonard de Pise découverts et publiés par le prince Balthasar Boncompagni et sur les rapports qui existent entre ces ouvrages et les travaux mathématiques des Arabes (1856-1861), ainsi que sa traduction de l'introduction au calcul *ghobâri* et *hawâ'i* précédée d'une notice d'Aristide Marre ; il donnait en 1863 au *Journal des mathématiques pures et appliquées* une étude sur la construction des équations du quatrième degré par les géomètres arabes ; il commença, en 1856, la publication, restée inachevée, de la traduction arabe, par Abou-'Othmân el-Dimichqî, du commentaire grec de Valens sur le dixième livre des *Eléments* d'Euclide ; il publia et traduisit dans le tome XXII des *Notices et extraits* trois traités arabes sur le compas parfait (1874). Notons encore : Pappus, commentaire d'Euclide ; notation algébrique des Arabes ; traduction du traité d'arithmétique d'Abou'l-Hasan 'Ali ben Mohammed el-Kalçadî ; passages relatifs à des sommations de séries de cubes. Aristide Marre, que nous venons de citer, s'est fait connaître par la traduction de la *Kholâçat el-Hisâb* ou quintessence du calcul de Bêhâ-ed-dîn el-'Amilî (1864), par celle du *Talkhîç* d'Ibn-el-Bannâ (1865) et par une notice sur trois règles de multiplication abrégée tirée du même ouvrage (1879).

De bonne heure, l'étude du droit musulman avait éveillé l'attention des chercheurs. En 1840, Belin fait connaître ce qu'il appelle la Charte des Turcs, c'est-à-dire le *Khatt-i chérif* de Gulkhané, dont il donne le texte et la traduction ; B. Vincent publie un acte de vente passé à Tombouctou ; Eugène Sicé étudie les lois des Musulmans du Décan (1841) ; le Dr Worms se livre à des recherches sur la constitution de la propriété territoriale (1842-1843) ; l'abbé Bargès traduit des actes notariés (1843) ; Ducaurroy traite de la législation musulmane sunnite (1848). De nouveau Belin utilise les loisirs que lui laissent ses fonctions dans le service extérieur du ministère des Affaires étrangères pour publier le *Feloua* relatif à la condition des *Zimmis* (tributaires, juifs et chrétiens autorisés à conserver leur religion sur le territoire conquis) ; en 1851, un extrait d'un mémoire sur l'origine et la consti-

tution des biens de mainmorte en pays musulmans (1853), un *idjâzè* ou diplôme de licence pour le professorat, délivré à Constantinople à la fin du XVIII^e siècle (1855), une étude sur la propriété foncière en pays musulmans, et spécialement en Turquie (1861), des essais sur l'histoire économique de la Turquie (1864), un mémoire sur le régime des fiefs militaires dans l'islamisme (1870), des recherches sur les relations diplomatiques de la République de Venise avec l'empire ottoman (1876). En outre, sur le terrain littéraire, il publie, dans une lettre à Reinaud, un document relatif à Mahomet qui est une lettre attribuée au prophète retrouvée par hasard collée à la reliure d'un manuscrit (1854), une notice biographique et littéraire sur Mir 'Ali-Chîr Névâ'i, homme d'Etat et poète qui écrivit en turc oriental (1861) et dont il étudie les caractères, les maximes et les pensées (1866). Continuateur de Bianchi, auteur, avec Kieffer, d'un dictionnaire turc, qui avait donné au Journal une *Bibliographie ottomane* (1859 et 1863), Belin commence, sous le même titre, une série de communications de ce genre en 1868 et la poursuit en 1869, 1871, 1873 et 1877 ; ce travail fut continué par M. Cl. Huart à partir de 1880. En 1852, il avait donné un extrait du journal d'un voyage de Paris à Erzeroum qui contient des inscriptions arabes. Il est l'auteur de l'Histoire de l'Eglise latine de Constantinople (1872).

Nous venons de nommer l'abbé Bargès, qui fut professeur à la Faculté de théologie de la Sorbonne, plus tard supprimée. Le *Journal Asiatique* lui doit les Sources du Nil, extrait d'un manuscrit arabe (1836 et 1840), une notice sur la ville de Tlemcen (1841), des traditions musulmanes sur les magiciens de Pharaon (1843), deux extraits du Livre du don abondant du chéikh el-Menoûfi (1840 et 1846), des souvenirs de la province d'Oran (1848), des termes himyariques rapportés par un auteur arabe (1849), cependant que dans sa thèse latine de doctorat (1846) il publiait et traduisait un spécimen du commentaire arabe du Karaïte Rabbi Yapheth ben Heli de Baçra sur le livre des Psaumes, traduisait l'histoire des Beni-Zayyân, rois de Tlemcen, de Mohammed ben 'Abd-el-Djelfl et-Tenesî (1852) et ajoutait une préface en français à l'édition du texte arabe d'Omar ben el-Fârid faite

par les soins du chéikh libanais Rochaid Dahdâh (1855). Etudiant à nouveau l'auteur juif du x^e siècle de notre ère qui lui avait fourni la matière de sa thèse, l'abbé Bargès publiait le texte vocalisé et la traduction latine de l'ouvrage de Yapheth ben Heli (1861), et soumettait au même traitement le commentaire arabe du Cantique des cantiques (1884). L'homélie sur Saint Marc composée en arabe par Sévère Ibn-el-Moqaffa', évêque d'Ochmounéin, avait été publiée et traduite en 1877. En collaboration avec D. B. Goldberg, il avait publié le texte arabe, en caractères hébraïques, de la lettre adressée par Rabbi Jehuda ben Koreisch de Tiaret à la synagogue de Fez, sur l'utilité de l'étude des Targums (1857). El-Hadj Mohammed el-Idrisi avait écrit un tableau historique de la dynastie des Beni-Djellâb, sultans de Touggourt, qui fut traduit en 1858. En 1887 paraissait le complément de l'histoire des Beni-Zayyân du même En-Tenesi. La vie du célèbre marabout Sidi Abou-Médien (Bou-Médir), mort vers la fin du vi^e siècle de l'hégire et enterré à Hubbad, dans le voisinage de Tlemcen, a fait également l'objet de ses recherches (1884).

Retenu longtemps en Algérie par les devoirs du professeur, Auguste Cherbonneau fut un des rédacteurs assidus de notre Journal. Il lui communiqua un épisode du roman d'Antar, Hârith et Labna (1845), la traduction de la 30^e Séance de Hariri (même année), un extrait du *Fakhrî*, ouvrage signalé par la Chrestomathie de Silvestre de Sacy, communication dans laquelle il a entrevu le nom de l'auteur sans pouvoir encore le déterminer (1846), et continuait l'année suivante en écrivant l'histoire de plusieurs khalifes abbassides extraite du même livre ; il donnait ensuite un fragment de l'histoire de la dynastie des Beni-Hafç (1848), la définition lexicographique de plusieurs mots usités en Afrique, premier essai de dialectologie, des extraits de la *Farésjade* d'Abou'l-'Abbâs Ahmed el-Khatîb sur le commencement de la dynastie des Beni-Hafç à Tunis (1848-1851), un récit de l'expédition de Mourad-bey contre Constantine et Alger en l'an 1700 (1851), des documents inédits sur l'hérétique Abou-Yazîd Mokhalled ben Kidâd de Tademket tirés de la chronique d'Ibn-Hammâd (1852), un extrait du livre de la Conquête de l'Es-

pagne par Ibn-el-Qoûtiyya (1853), une notice et des extraits du voyage d'el-'Abdéry à travers l'Afrique septentrionale au XIII^e siècle (1854), des documents inédits sur 'Obéïdallah, fondateur de la dynastie fatimite, traduits de la chronique d'Ibn-Hammâd (1855), une histoire de la littérature arabe au Soudan (1855) qui ouvrait de nouvelles vues sur la pénétration de l'islamisme dans l'Afrique centrale, des observations sur l'origine et la formation du langage arabe africain (même année), une galerie des littérateurs de Bougie au XIII^e siècle (1856), un autre extrait d'Ibn-el-Qoûtiyya (même année), une notice bibliographique sur Kalâçâdi, mathématicien arabe du xv^e siècle (1859), de nouvelles observations sur le dialecte arabe de l'Algérie (1861). Il donnait, dans les *Nouvelles annales des voyages*, la traduction des voyages d'Ibn-Batoûta à travers l'Afrique septentrionale et l'Égypte (1852); dans les *Annales de la colonisation algérienne* des extraits du *Kitâb-el-falâha* de Mohammed ben el-Hoséïn, sous le titre de *Culture arabe au moyen âge* (1854); et dans l'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine* pour 1856 un essai sur la littérature arabe au Soudan, d'après le *Tekmilet et-Dibâdj* d'Ahmed-Baba de Tombouctou, formant le complément de l'article paru un an auparavant dans le *Journal Asiatique*. En 1853, paraissait son précis historique de la dynastie des Aghlabites d'après Ibn-Ouadrân; en 1850, la biographie du chéïkh Ben el-Habîb, *tâleb* de la *médersa* de Sidi'l-Akhyar. Les besoins de son enseignement l'avaient conduit à publier des manuels spéciaux: des éléments de la phraséologie française avec une traduction en arabe vulgaire, dans l'idiome africain, à l'usage des indigènes (1851), des exercices pour la lecture des manuscrits (1850-1856), un manuel des écoles arabes-françaises expliqué dans les deux langues (1854), un traité méthodique de la conjugaison dans le dialecte algérien (1854), des dialogues à l'usage des fonctionnaires et des employés de l'Algérie (1858), des leçons de lecture courante (1864), un dictionnaire français-arabe pour la conversation (1872), un dictionnaire arabe-français de la langue écrite (1876). Des textes d'explication avaient été également publiés: anecdotes musulmanes, formant un cours d'arabe élémentaire (1847), le texte arabe des Fables de Loqman (1847,

2^e éd., 1870), avec une explication au moyen de deux traductions françaises (1884), l'histoire de Chems-eddîn et de Nour-eddîn extraite des *Mille et une nuits* (1852), l'histoire de Djouder le pêcheur traduite en collaboration avec Thierry (1853), les Fourberies de Dalila, conte extrait également des *Mille et une nuits* (1856).

Le D^r Perron fit également des communications au Journal : Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme (1838), sur le voyage au Soudan du chéikh Mohammed et-Toûnisi (1839), sur Antar (1840), sur les poètes Tarafa et el-Motalammis (1841), sur les écoles et imprimerie du pacha d'Egypte (1843), cependant qu'il publiait la traduction du voyage au Ouaday par et-Toûnisi dont il avait déjà donné l'analyse (1851), et celle du voyage au Darfour du même (1846) dont le texte autographié paraissait en 1850. Plus tard il donnait, dans la collection de l'Exploration scientifique de l'Algérie, la traduction du précis de jurisprudence malékite de Khalil (1848-1851) dont le texte, publié par les soins de notre Société, eut cinq éditions successives (la première en 1855). Ses débuts comme orientaliste avaient été marqués par l'apparition d'un abrégé de grammaire contenant les principes les plus généraux de l'arabe vulgaire d'Algérie analysés par lui (1832) ; plus tard parurent des mémoires sur la légende arabe de Joseph (1847) et sur le *Mi'radj* ou ascension de Mahomet aux cieux (1854), la traduction du roman intitulé *Sêif at-Tidjân* « Glaive des couronnes » (1862), celle de la médecine du prophète de Djélâl-ed-dîn Abou-Soléimân Dâoud (1860), celle du *Kâmil eç-Çind'atên*, « La perfection des deux arts », traité connu sous le nom d'en-Nâçiri, manuel complet d'hippologie et d'hippiatrie (1852-1860), celle de la Balance de la loi musulmane d'ech-Cha'rânî, esprit de la législation islamique et divergences de ses quatre rites jurisprudentiels, parue dans la *Revue africaine* (1870). La Bibliothèque orientale elzévirienne contient de lui un volume sur l'islamisme, son institution, son état présent, son avenir. Son ouvrage le plus connu est sans conteste celui qu'il a consacré aux femmes arabes avant et depuis l'islamisme (1858).

Fulgence Fresnel était un esprit original que la langue et l'histoire ancienne du Yémen préoccupaient ; il fut plus tard

chargé de l'expédition de Mésopotamie dont fit partie Jules Oppert, mais le Journal publia de lui la traduction du *Lâmiyyat el-'Arab*, poème de Chanfarâ (1834), puis des lettres fort intéressantes sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme (1836), sur la géographie de l'Arabie (1840), une lettre sur des antiquités babyloniennes qu'il écrivit à Hilla en décembre 1852 (1853). Longtemps après sa mort, notre recueil publiait encore de lui l'Arabie vue en 1837 et 1838 et une lettre sur le récit de Fath-Allah eç-Çâ'igh inséré dans le tome IV des *Souvenirs d'Orient* de Lamartine (1871).

Des collaborations occasionnelles de savants dont les études étaient publiées dans d'autres organes permirent de varier les sujets offerts à la distraction ou aux méditations des lecteurs de notre revue. C'est ainsi que E. F. Mooyer, de Minden, décrit une inscription coufique de Tolède (1835), que Brosset jeune étudie l'inscription arabe d'un battant de porte dans un couvent d'Imérétié (1836), que l'archéologue Fr. de Saulcy adresse une lettre sur quelques points de la numismatique arabe (1839), qu'Eugène Boré envoie d'Orient une lettre sur quelques antiquités de la Perse (1842), que Salomon Munk, qui publia et traduisit magistralement le *Guide des égarés* de Maïmonide et dont la *Palestine* est encore aujourd'hui un bon manuel de l'histoire ancienne du peuple juif, traita de Joseph ben Iehouda qui était un disciple de son auteur favori (1842), que Reinhardt Dozy écrivit l'histoire des Benou-Zayyân de Tlemcen (1844), que l'arménisant E. Dulaurier prit dans Ibn-Batoûta la description de l'archipel d'Asie (1847), que Joseph Catafago présenta une notice sur les Noçairis (1848) et écrivit l'histoire des émirs de la famille Ma'n qui gouvernèrent le Liban au xviii^e siècle (1864), que A. Rousseau fournit un extrait de l'histoire de la dynastie des Beni-Hafç (1849) et donna une notice sur le voyage du chéïkh et-Tidjânî dans la régence de Tunis au début du xiv^e siècle (1852), que Th. Arnaud et G. Vayssière décrivirent les Akhdâm du Yémen, leur origine probable et leurs mœurs (1850), qu'Alexandre Timoni communiqua des informations sur les anges, les démons, les esprits et les génies (1856), qu'Alexandre Jaba s'occupa d'une ballade kurde (1859), que Walter Behrnauer, de Vienne, composa un mé-

moire sur les institutions de police chez les Musulmans (1860), qu'Ottocar de Schlechta (Wssehrd) raconta la prise d'Alger telle que le récit en sortait de la bouche d'un Algérien (1862), que l'éminent turcologue russe W. Radloff envoyait de Pétrograd des observations sur les Kirghis (1863), qu'Alfred de Kremer donna une notice sur Cha'rânî (1868) et traita de Molla-Châh et du spiritualisme oriental (1869).

Noël Desvergers, après avoir publié en 1837 la vie du prophète Mohammed extraite de l'histoire d'Abou'l-Fédâ, donnait en 1841 l'histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites et de la Sicile sous la domination musulmane, d'après Ibn-Khaldoûn, et en 1847 le volume de l'Arabie de la collection de l'Univers pittoresque, où il utilisait le manuscrit du *Kitâb el-aghânî* que possède la Bibliothèque nationale. En 1845, le Journal publiait de lui une lettre à Caussin de Perceval sur les diplômes arabes des archives de la Sicile.

C'est à l'arabisant italien Michel Amari, réfugié en France pour des motifs politiques, qu'il appartenait d'éclaircir l'histoire de la Sicile depuis la conquête arabe jusqu'à l'établissement des Normands : il donnait au Journal, en 1845, la description de Palerme à la moitié du x^e siècle, et l'extrait du voyage en Orient d'Ibn-Djobair ; puis en 1853, les questions philosophiques adressées aux savants musulmans par l'empereur Frédéric II.

L'occupation progressive de l'Algérie et la nécessité de mettre entre les mains des militaires et des colons des instruments d'étude pratique pour apprendre à connaître la langue des indigènes donna naissance à une floraison considérable de publications didactiques. On retiendra surtout le nom de Bresnier, avec une Chrestomathie arabe vulgaire composée d'écrits divers, lettres et actes (1845), le texte et la traduction de la grammaire de Mohammed ben Dâoud eç-Çanhâdjî bien connue sous le nom de *Djaroumia* (1846), son Cours pratique et théorique de langue arabe (1845), des Eléments de calligraphie orientale, et celui du général Dumas, auteur de recherches originales : le Sahara algérien (1845), les Arabes avant l'islamisme (1854), la vie arabe et la société musulmane (1869), les chevaux du Sahara et les mœurs du désert (1858). En 1847, en collaboration avec Fa-

bar, il avait publié des études historiques sur la grande Kabylie, et en 1848, en collaboration avec Ausone de Chancel, la description du grand Désert jusqu'au pays des Nègres (royaume des Haussa). On peut citer encore, dans le même ordre d'études, Bellemare, Armez, Bled de Braine, J. K. Delaporte, Roland de Bussy, Demitry, Florian-Pharaon, E. Bertherand, Gorguos, J. Humbert, Tauchon, E. Gourlier, Neuphal, Marion, Delval, L. Galland, Paulmier, H. de Vaujourns, Vernier, l'abbé J. Glaire, Bel-Kassem ben Sedira, 'Abd-er-Rahman, M. Machuel, L. Pinto, Goguyer, L. Augias, Eidenschenk et Cohen Solal, etc.

En 1887 a paru un ouvrage capital pour la lexicographie des dialectes arabes de l'Afrique du Nord, le Dictionnaire pratique arabe-français, autographié, de Marcelin Beaussier. M. Ed. Gasselín a publié, en 1898, un dictionnaire français-arabe qui est le plus complet des ouvrages de ce genre. H. Fournel a écrit une étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, de 670 à 800 de notre ère (1857), et une autre sur le même sujet avec le titre : *les Berbers*, en deux volumes (1875-1881). Le général Faure-Biguet s'est occupé de cette histoire sous la domination musulmane jusqu'en 1830 (1905).

Gustave Dugat, épris de la lecture attrayante du *Roman d'Antar*, en extrayait l'épisode d'Antar en Perse, ou les Chammelles 'aça'fir (1848), puis il donnait successivement un essai de traduction de *maouâl* ou chants populaires, en vers français (1850), le roi No'mân, ses jours de bien et ses jours de mal (1853), des études sur le traité de médecine d'Abou-Dja'far Ahmed, le *Zâd-el-Mosâfir* (même année), Hodba, poète arabe du 1^{er} siècle de l'hégire (1855). Comme œuvres isolées, il traduisait en vers français le poème écrit en arabe en l'honneur du bey de Tunis Ahmed-pacha, par Fâris ech-Chidiyâq (1851), écrivait, d'accord avec celui-ci, une grammaire française à l'usage des Arabes (1854), collaborait avec R. Dozy, L. Krehl et W. Wright à l'établissement du texte des *Analectes* sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne, par Maqqarî (1855-1861), dont il donnait, dans la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, une esquisse et des extraits (1855), et traduisait en 1858 le livre de l'émir 'Abd-el-Qâdir [Abd-el-Kader], intitulé *Rappel à l'intelligent*,

avis à l'indifférent, et contenant ses considérations philosophiques, religieuses et historiques. En 1878 paraissait son histoire des philosophes et des théologiens musulmans. A noter également deux volumes de biographies d'orientalistes.

Non content de prêter son concours à Defrémery pour la publication du texte et la traduction des *Voyages* d'Ibn-Batoûta dans les collections de la Société Asiatique, à laquelle il laissa par testament un fonds de rentes françaises contribuant à assurer la publication du Journal, le Dr Sanguinetti publia en 1853 une satire contre les principales tribus arabes extraite du *Raihân el-Albâb*, la traduction d'extraits de l'histoire des médecins d'Ibn-Abi-Oçaïbi'a (1854), des notices biographiques de quelques médecins, tirées d'eç-Çafadî, *el-Wâfi bi'l-wafayât*, ainsi qu'une notice sur Khalîl, fils de Caïcaldy (1857), *el-Ahkâm el-'Atîqa*, les préceptes de l'Ancien Testament (1859), quelques chapitres de médecine et de thérapeutique arabes (1865).

Alexandre Chodzko traita du déisme des Wahhâbîs expliqué par eux-mêmes (1848) et fit connaître le dialecte kurde de Soléimâniyyé par ses études philologiques (1857). Sa grammaire persane (1852) est restée classique. Mirzâ Kâzhim-beg présenta en 1850 une notice sur la marche et les progrès de la jurisprudence parmi les sectes orthodoxes ; en 1851 un extrait du *Derbend-nâmé*, et en 1866 ses recherches sur Bâb et les Bâbîs qui furent le point de départ des études relatives à la révolution religieuse provoquée par le réformateur de Chiraz. Nicolas de Khanikoff publiait en 1862 un mémoire sur les inscriptions musulmanes du Caucase, et en 1864 son mémoire sur le poète persan Khâqânî dont il faisait connaître la biographie en même temps qu'il donnait un spécimen de ses œuvres. Dans la Bibliothèque orientale elzévirienne, il a fait paraître sa traduction du Théâtre persan.

J. J. Clément-Mullet se réserva l'étude de l'histoire naturelle : nous trouvons, en 1840, un extrait de Qazwîni sur l'enchaînement des trois règnes de la nature ; en 1854, des recherches sur l'histoire naturelle chez les Arabes ; en 1858, des recherches sur l'histoire naturelle et la physique chez les Arabes ; en 1865, une étude sur les noms des céréales chez

les anciens, et en particulier chez les Arabes ; en 1868, un essai sur la minéralogie ; en 1870, une étude sur les noms de diverses familles de végétaux. Son principal ouvrage fut la traduction du livre de l'agriculture d'Ibn-el-'Awwâm, en deux volumes qui parurent en 1864 et 1867.

A. Beaumier donna, en 1860, la traduction du *Raud el-Qartâs*, histoire des souverains du Maghreb et annales de la ville de Fez, et en 1868, dans les *Annales des Voyages*, une description sommaire du Maroc.

Barbier de Meynard cultiva également les trois principales branches des études musulmanes, l'arabe, le persan et le turc. En 1852, il donnait au Journal une notice sur Mohammed ben Hasan ech-Chéibânî ; en 1853, un tableau littéraire du Khorasan et de la Transoxiane au iv^e siècle de l'hégire ; en 1857, la description historique de la ville de Qazwîn d'après le *Târikh-i Gozîdè* ; en 1860, des extraits de la chronique persane d'Hérat. Le Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse, extrait et traduit du *Mo'djam el-Boldân* de Yaqoût, alors inédit, parut en 1861. C'est cette même année que fut imprimé le premier volume du texte et de la traduction du *Moroûdj edh-Dhahab* « les Prairies d'or » de Mas'oûdî, ouvrage arabe rempli de détails nouveaux et de faits anecdotiques, que la Société Asiatique publiait à ses frais dans sa Collection d'ouvrages orientaux. Ce premier volume, ainsi que les deux suivants, fut écrit en collaboration avec Pavet de Courteille ; les six autres furent rédigés par Barbier de Meynard seul, et leur publication se poursuivit jusqu'en 1877. Revenant au Journal, nous rencontrons en 1865 la publication du Livre des routes et des provinces d'Ibn-Khordâdbeh, sur l'unique manuscrit alors connu ; la découverte d'un second manuscrit permit à de Goeje de donner plus tard une édition plus complète.

Des fragments historiques, scènes de la vie d'artiste au iii^e siècle de l'hégire, forment la matière du mémoire consacré à Ibrahim, fils de Mehdî (1869). Nous trouvons ensuite le Séid Himyarîte, recherches sur la vie et les œuvres d'Isma'îl el-Himyarî, poète hérétique du second siècle de l'hégire (1874), les pensées de Zamakhcharî (1875), l'Alchimiste, comédie en dialecte turc azéri (1886), surnoms et sobriquets dans la

littérature arabe (1907). Entre temps avaient paru les Colliers d'or, allocutions morales de Zamakhcharî (1876), une traduction nouvelle du traité de Ghazâlî intitulé : Le préservatif de l'erreur et notices sur les extases des mystiques (1877). Il avait revu, au moment de sa publication, la traduction, donnée par A. Querry, du recueil de lois concernant les musulmans chi'ïtes (1871-1872). Il donna la première traduction française du *Boûstân* ou Verger de Sa'dî (1880). De 1881 à 1886, il imprima, dans les Publications de l'Ecole des Langues orientales, son Dictionnaire turc-français en deux volumes, qu'on peut appeler le lexique de l'osmanli classique. Il contribua, pour sa part, au moyen de mémoires spéciaux, aux volumes de Mélanges orientaux publiés par l'Ecole des Langues orientales tant pour célébrer son centenaire (un document turc sur la Circassie, 1895), qu'à l'occasion des congrès internationaux des orientalistes (Mélanges orientaux, 1883 ; Nouveaux mélanges orientaux, 1886 ; Recueil de textes et de traductions, 1889) ; il donnait, dans le premier, une notice sur l'Arabie méridionale d'après un document turc ; dans le second, des considérations sur l'histoire ottomane d'après Djevdet-pacha ; et dans le troisième, *l'Ours et le voleur*, comédie en dialecte turc-azéri. Continuant le recueil des historiens orientaux des Croisades publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il y dirigea, avec le concours d'Octave Houdas, l'établissement du texte et de la traduction des tomes IV et V contenant le *Libre des deux jardins* d'Abou-Châma (1898). En 1905, il fait encore paraître *Une ambassade marocaine à Constantinople* dans le Recueil de mémoires orientaux publié par l'Ecole des Langues orientales à l'occasion du congrès international des orientalistes à Alger.

Pavet de Courteille, après avoir consacré au turc-osmanli les Conseils de Nabi à son fils Abou'l-Khéïr (1857) et l'Histoire de la campagne de Mohacz de Kémal-pacha-Zadé (1859), s'est attaqué à l'étude du turc-oriental et a donné successivement son dictionnaire turk-oriental (1870), la traduction des Mémoires de Bâber (1871), le *Mirâdj-Nâmek* (1882) transcrit en caractères arabes et traduit, et le *Mémorial des Saints*, reproduction phototypique du texte ouïgour du

manuscrit de la Bibliothèque nationale, accompagnée d'une traduction et de notes.

Joseph Derenbourg, dont il ne nous appartient pas d'apprécier l'activité scientifique, qui s'est appliquée à d'autres disciplines, a publié dans le *Journal des remarques sur la déclinaison arabe* (1844), des réflexions sur la conjugaison et les pronoms dans les langues sémitiques (1850) ; cette même année paraissaient à Berlin et Londres les *Fables de Loqman le sage*, dont le texte avait été revu à nouveau sur les manuscrits ; il était accompagné d'une traduction et précédé d'une introduction sur l'origine de ce recueil. Un an auparavant avait paru la seconde édition des *Séances de Harîrî de Silvestre de Sacy*, en collaboration avec Reinaud (1849). En 1889, il publiait et annotait, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*, le *Directorium vitæ humanæ*, version latine de *Kalila et Dimna* écrite par Jean de Capoue ; de 1893 à 1896, il dirigeait la publication, par son fils et M. Mayer Lambert, des œuvres complètes arabes du Rabbin Saadia ben Iosef du Fayyôûm. Auparavant, en collaboration avec son fils, il avait publié et traduit les opuscules et traités d'Abou'l-Walîd Merwân ben Djanâh de Cordoue (1880), auteur du *Livre des parlerres fleuris*, grammaire hébraïque en arabe, dont le texte, publié par lui, fut plus tard traduit en français par M. Metzger.

Son fils, Hartwig Derenbourg, fut arabisant et fit ses études en Allemagne ; il débuta par une thèse de Gœttingue (1867), *De pluralium linguæ arabicæ et æthiopicæ formarum origine et indole* que suivirent immédiatement, dans le *Journal*, un essai sur les formes de pluriel en arabe et quelques observations sur l'antiquité de la déclinaison dans les langues sémitiques (1867), et continua par la publication du diwan ou recueil de poésies arabes anté-islamiques de Nâbigha Dhobyânî (1868). En 1882, il étudiait, en collaboration avec son père, l'épigraphie du Yémen ; il s'était, en effet, mis au déchiffrement des inscriptions himyarites dont l'intérêt avait été renouvelé par les trouvailles de Joseph Halévy, de qui nous parlerons plus loin ; dès 1880, il avait comparé les noms de personnes dans l'Ancien Testament et dans les inscriptions himyarites ; poursuivant ses recherches, il

écrivit en 1892 une note sur le dieu Allâh dans une inscription minéenne, et l'année suivante, il étudia une épitaphe minéenne d'Égypte inscrite sous Ptolémée, fils de Ptolémée (1893). En 1899, il faisait connaître les monuments sabéens et himyarites du Musée d'archéologie de Marseille, et en 1902 il publiait de nouveaux textes yéménites inédits. Un manuscrit de la collection Schefer lui fournit de nouveaux poèmes inédits de Nâbigha Dhobyâni (1899).

La *Revue de linguistique* avait publié, de 1869 à 1872, des notes sur la grammaire arabe contenant des recherches sur la théorie des formes et sur la syntaxe. En 1869, il inaugurait un cours à la salle Gerson et sa leçon d'ouverture portait sur la composition du Coran. A l'occasion du jubilé cinquantenaire de l'orientaliste allemand Fleischer, les élèves de celui-ci publiaient à Leipzig, en 1875, un recueil de *Morgenländische Forschungen* où Hartwig Derenbourg figure avec la publication du Livre des locutions vicieuses de Djawâliqî. De 1881 à 1889 il imprime le texte arabe du traité de grammaire arabe de Sibawaihi, traduit plus tard en allemand par G. Jahn sur son édition (1894-1896). La *Revue des études juives* publia en 1883 son étude sur El-Batalyoûsi, philosophe de Badajoz. En collaboration avec Jean Spiro, qui fut professeur à l'Université de Lausanne, il composa une chrestomathie élémentaire de l'arabe littéral qui eut deux éditions (1885-1892). Dans les publications de l'École des Langues orientales, il donne, en deux volumes, la vie d'Ousâma ben Monqidh, émir syrien qui vécut au premier siècle des Croisades, de 1095 à 1188, et le texte de son autobiographie (1886-1889); ce texte lui fournit d'ailleurs matière à diverses communications: un passage sur les Juifs au XII^e siècle, paru dans la *Jubelschrift* du Dr Grætz (1887), des souvenirs historiques et des récits de chasse dans la *Revue de l'Orient latin* (1895), une note sur quelques mots de la langue des Francs à cette époque (1887), la préface du *Livre du bâton* par le même émir (1887), une anthologie de textes arabes inédits par Ousâma et sur Ousâma (1893). En 1894 paraît la première partie, qui ne fut pas continuée, du texte arabe du livre intitulé *Laïsa*, sur les exceptions de la langue arabe, par Ibn-Khâlawaihi, édité à Chicago dans les *Hebraica*. Une note de cinq pages imprime

mée dans le septième volume de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études (sciences religieuses) concerne le poète anté-islamique Imrou'oul-Qaïs et le dieu arabe Al-Qaïs (1896). Dans cette même bibliothèque, à la section des sciences philologiques et historiques, il publie à nouveau le texte arabe du *Fakhrî* par Ibn-Tiqtaqâ, histoire du khalifat et du vizirat, améliorant la première édition de W. Ahlwardt (1895). Oumâra du Yémen, jurisconsulte, poète et conspirateur, exécuté au Caire, par ordre de Saladin, le 6 avril 1174, a raconté sa vie dans une autobiographie que H. Derenbourg publia, ainsi que des récits sur les vizirs d'Égypte et un choix de poésies et d'épîtres, en deux volumes (1897-1902) suivis de la vie d'Oumâra. Chargé d'une mission scientifique en Espagne, il en rapporta le catalogue des manuscrits arabes de l'Escorial (1884-1903). Dans le volume du Centenaire de l'École des Langues, il donna une étude sur les Croisades et le dictionnaire géographique de Yâqoût (1895), et dans le Recueil de mémoires orientaux, le culte de la déesse el-'Ozzâ en Arabie (1905). Chargé de la conférence d'islamisme et religions de l'Arabie à la section des sciences religieuses de l'École pratique des Hautes-Études, il y fait une leçon d'ouverture qui a paru dans la Bibliothèque orientale elzévirienne sous le titre de la Science des religions et l'islamisme. Il écrit une note sur le dieu Souwâ dans le Qorân et sur une inscription sabéenne récemment découverte (1905). Rappelons encore de lui une note sur les traducteurs arabes d'auteurs grecs et l'auteur musulman des Aphorismes des philosophes (1898). Plusieurs de ses notices ont été réunies en volume sous le titre d'*Opuscules* d'un arabisant (1905). Un volume de *Mélanges* a été consacré à sa mémoire par ses élèves et ses amis (1909).

Le savant astronome égyptien Mahmoûd-Efendi, surnommé el-Falakî, fit imprimer dans le Journal un mémoire sur le calendrier arabe avant l'islamisme, et sur la naissance et l'âge du prophète Mohammed (1858), et plus tard une étude sur le système métrique actuel d'Égypte (1873).

Le Dr Lucien Leclerc s'est livré à des études historiques et philologiques sur Ibn-Béitâr (1862), sur la traduction arabe de Dioscoride et sur les traductions arabes en général (1867),

prélude de sa traduction complète du *Traité des simples* d'Ibn-Béitâr (1877-1883), ouvrage capital pour l'histoire de la pharmacologie. Il a écrit également une histoire de la médecine arabe en 2 volumes (1876). Florian-Pharaon, A. Meyer, C. Dercle, P. Guigues, L. Raynaud, M. G. Colin ont contribué, chacun pour leur part, à notre connaissance de la médecine et de la pharmacopée arabes. M. F. Foureau a donné un essai de catalogue des noms arabes et berbères de quelques plantes, arbustes et arbres (1896). Dans le même ordre d'études, H. Camussi donnait au *Journal*, en 1888, une étude sur la rage, son traitement et les insectes vésicants chez les Arabes.

R. Boucher a écrit une notice sur le poète anté-islamique 'Orwa ben el-Ward (1867) avant de partir pour l'Orient, d'où il rapporta le diwan de Fêrazdaq dont la bibliothèque de Ste-Sophie possédait le manuscrit unique, et dont il publia quatre livraisons accompagnées de leur traduction (1870-1875).

Stanislas Guyard, qu'une fin tragique et prématurée devait enlever si tôt à nos études, avait été, dès la création de l'Ecole des Hautes-Etudes par Victor Duruy, chargé d'y enseigner l'arabe ; mais il savait également le persan, qu'il parlait couramment, et il se livra ensuite à des recherches assyriologiques qui ne sont point de notre domaine. C'est dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes qu'il fit paraître son nouvel essai sur la formation du pluriel brisé en arabe (1870). En 1871, il imprime dans le *Journal* la traduction d'un chapitre de la préface du dictionnaire persan connu sous le nom de *Farheng-i Djéhângîrî* traitant de la dactylogonomie, et le *jetwâ* d'Ibn-Taimiyya sur les Noçaïris ; en 1873, le traité de la prédestination et du libre-arbitre d'Abd-er-Razzâq, dont une traduction nouvelle, revue et corrigée, parut en 1875, et le texte arabe en 1879 ; en 1876 sa Théorie nouvelle de la métrique arabe, pour laquelle ses connaissances en musique lui avaient fait entrevoir une explication neuve des théories indigènes ; en 1877, des recherches sur un grand-maître des Assassins du temps de Saladin. Nous avons vu plus haut qu'il termina la traduction de la Géographie d'Abou'l-Fédâ (1883). Les *Notices et extraits* ac-

cueillirent ses Fragments relatifs à la doctrine des Ismaélis (1874). Les variantes au texte du diwan de Béhâ-ed-dîn Zohéïr d'Égypte, complétant l'édition donnée par E. H. Palmer en 1876-1877, parurent en 1883. Sa leçon d'ouverture du cours d'arabe au Collège de France, où il venait d'être nommé, intitulée la Civilisation musulmane, fut publiée dans la Bibliothèque orientale elzévirienne d'Ernest Leroux.

Joseph Halévy avait été chargé en 1870 de recueillir et de copier les inscriptions himyarites dont les explorateurs avaient signalé un grand nombre dans le Yémen. De retour en France, il publia son rapport sur sa mission scientifique ainsi qu'un certain nombre des inscriptions sabéennes rapportées par lui (1872), études qu'il continua en 1873-1874. Il s'essayait bientôt après au déchiffrement des inscriptions proto-arabes du Safa, au sud de Damas (1878), travail qui fut complété ultérieurement par lui-même (1903) et par Enno Littmann. Entre 1870 et 1877, il étudia à cette occasion les anciennes populations de l'Arabie et l'extension de certaines colonies sabéennes vers le Nord. Absorbé par la défense de sa théorie de l'explication, par des racines sémitiques, des idéogrammes cunéiformes qualifiés de sumériens, il s'engagea dans un ordre d'études qui échappe à notre appréciation ; il fit néanmoins à la Société des communications qui figurent en annexe aux procès-verbaux des séances.

M. E. Fagnan publia en 1873 des observations sur les coutumes du Meqyâs. Chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Alger, il établit, en 1889, les concordances du manuel de droit malékique de Sidi Khalîl dressées sur l'édition de la Société Asiatique ; il traduisit, en 1893, l'histoire des Almohades d'Abd-el-Wâhid el-Merrâkochî, et en 1895, la chronique des Almohades et des Hafçides attribuée à ez-Zerkechî. On lui doit encore la traduction du *Bayân el-Moghrib*, histoire de l'Afrique et de l'Espagne (1901-1904). Des recherches sur les *Tabaqât* malékites (1904), sur le *djihâd* ou guerre sainte selon l'école malékite (1908), ont encore occupé son activité. Il a étudié le mariage et la répudiation d'après le manuel de Sidi Khalîl (1909). Il a extrait, des *Nodjoûm ez-Zâhira* d'Abou'l-Mahâsin, les passages relatifs au Maghreb (1908), et du *Kâmil et-Tawârikh* d'Ibn-el-Athir ce qui concerne

l'Espagne et l'Afrique du Nord. La *Risâla* de Qairawânî est un traité abrégé de droit et de morale (1914), et les Statuts gouvernementaux, règles du droit public et administratif, de Mâwerdî, ont été traduits par lui (1915). Tout récemment (1921) il a fait paraître sa traduction du *Livre de l'impôt foncier* d'Abou-Yousof.

Brosselard écrit en 1875 un mémoire épigraphique et historique sur les tombeaux des émirs Beni-Zayyân, et celui attribué à Boabdil, dernier roi de Grenade, découverts à Tlemcen. L. Rodet, ingénieur des tabacs, s'est occupé de l'algèbre d'el-Khârizmi et des méthodes indienne et grecque (1877).

M. Clermont-Ganneau, quelque absorbé qu'il fût par ses importantes recherches épigraphiques sur le terrain sémitique, a trouvé le temps de donner au Journal, en 1877, une étude sur une inscription arabe de Bosrà, relative aux Croisades (1877), des notes d'épigraphie et d'histoire arabes (1887), une étude sur les traditions arabes du pays de Moab (1906). Les autres travaux du savant archéologue n'appartiennent point à notre rubrique.

Henri Sauvaire commence en 1879 la publication de ses Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes ; il publie, en collaboration avec J. de Rey-Pailhade, une étude sur une mère d'astrolabe arabe du XIII^e siècle (609 de l'hégire) portant un calendrier perpétuel avec correspondance des ères musulmane et chrétienne (1893) ; il donne, en 1894, la description topographique de la ville de Damas et de ses monuments. En dehors du Journal, il étudie deux inscriptions koufiques trouvées à Alexandrie (1873), il traduit des fragments de la Chronique de Modjir-ed-dîn sous le titre d'histoire de Jérusalem et d'Hébron (1875) ; il fait imprimer à Alexandrie d'Egypte le livre des ventes extrait du recueil de *jetwas* de Khaïr-ed-dîn (1876), et à Marseille, dans les mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de cette ville, les livres des ventes, du change, du cautionnement et du transport de créance tirés du *Moltaqâ'l-Abhor* d'Ibrahîm el-Halabî (1882). Il traduit le voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain en 1690-1691 (1884). Il communique au journal de la *Royal Asiatic*

Society la traduction d'un traité sur les poids et mesures de Mar Iliyâ, archevêque de Nisibin (1877-1880), et celle du traité sur les poids et mesures de Khalaf ben 'Abbâs ez-Zahrawî inséré en extraits par Ibn-Béitâr dans son ouvrage *El-djâmi'el-Kabîr* (1884).

James Darmesteter, dont les recherches sur la langue et la littérature de l'ancienne Perse sont étudiées par ailleurs, donne au *Journal* un travail sur les inscriptions de Caboul contenant l'épithaphe de l'empereur Bâber et d'autres princes mogols (1888), suivi bientôt de la grande inscription de Qandahâr (1890). La Bibliothèque orientale elzévirienne a publié de lui le *Mahdî*, depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours (1885), un coup d'œil sur l'histoire de la Perse, et les origines de la poésie persane, où il a utilisé les travaux et les découvertes de H. Ethé. Dans les collections de notre Société, il a donné les Chants populaires des Afghans, précédés d'une introduction sur leur langue, leur histoire et leur littérature (1888-1890). Ernest Renan étudie quelques noms arabes qui figurent dans les inscriptions grecques de l'Auranitide (1882). Pour ce qui concerne le terrain de l'islamisme, il suffira de rappeler *Averrhoès et l'Averrhoïsme* du grand érudit, ainsi que son étude sur Mahomet et les origines de l'islamisme (1851), et *Etudes d'histoire religieuse* (1857). Gaston Maspéro conte agréablement les vicissitudes d'une version arabe du conte de Rhampsinite (1885). A. F. Mehren communique, d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne, la correspondance du philosophe çoufi Ibn-Sab'in 'Abd-el-Haqq avec l'empereur Frédéric de Hohenstaufen (1879). Marcel Devic, connu par son dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale publié dans le supplément du dictionnaire de Littré et réimprimé à part (1876), ainsi que par sa traduction de la première partie du Roman d'Antar, fait paraître coup sur coup, dans le *Journal Asiatique*, une étude sur une traduction latine inédite du Coran, par le frère Dominique Germain de Silésie, trouvée à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier (1883); dans les Mémoires de la Société de linguistique, des recherches sur quelques mots français d'origine orientale (1882); dans la Revue des langues romanes, les pluriels brisés en

arabe (1882) ; dans le Bulletin de la Société languedocienne de géographie, l'Europe occidentale au milieu du XIV^e siècle d'après un document arabe du temps, où il a utilisé un mémoire d'Amarî sur el-'Omari (1883), les villes de la France méridionale au moyen âge d'après les géographes arabes (1882), un coup d'œil sur la littérature géographique au moyen âge (1882). Le pays des Zendjs ou la côte orientale d'Afrique au moyen âge d'après les écrivains arabes, parut également en 1883. Dès 1878, il avait traduit, d'après un manuscrit de la collection Schefer, le livre des Merveilles de l'Inde, par le capitaine Bororg, fils de Chahriyâr, de Râm-Hormoz ; sa traduction a été reproduite à la suite de l'édition du texte par P. A. van der Lith (1883-1886). Ses légendes et traditions historiques de l'archipel indien ont paru dans la Bibliothèque orientale elzévirienne.

Octave Houdas avait enseigné longtemps l'arabe en Algérie lorsqu'il fut appelé à Paris pour occuper la chaire d'arabe vulgaire à l'Ecole des Langues orientales. En 1884, il écrivait à Barbier de Meynard une lettre relative à la simplification de la typographie dans l'impression des textes arabes. L'année suivante, il publiait la monographie de Mequinez (1885). Les besoins de son enseignement en Algérie lui avaient précédemment fait éditer le texte arabe, autographié par lui, des soixante-quatre dernières sourates du Coran (1864), l'histoire de Djouder le pêcheur, extraite des Mille et une nuits et lithographiée (1865, 2^e éd., 1884), un cours élémentaire de langue arabe, dont la première partie, le syllabaire, fut lithographiée à Oran en 1875 (imprimé à part en 1889), et la 2^e et 3^e parties, lexicologie et syntaxe, ainsi que des lettres manuscrites avec notes et corrigés, furent lithographiées en 1876 et 1879. Il collabora avec F. Martel à l'établissement du texte, suivi d'une traduction, d'un commentaire juridique et de notes philologiques de la *Tohfa* d'Ibn-'Açim de Grenade, traité de droit musulman (1882-1893). Il établit, en 1886, le texte arabe du *Manuel franco-arabe* de MM. Joseph Reinach et Charles Richet. Dans les publications de l'Ecole des Langues orientales, il se mettait à publier et à traduire des textes importants dont l'ensemble constitue l'histoire du Maroc dans les temps modernes : le

Maroc de 1631 à 1812, extrait de l'*Et-Tordjemân el-mo'arrib* d'Abou'l-Qâsim ez-Zayyânî (1886), le *Nozhat el-hâdi*, histoire de la dynastie saadienne au Maroc de 1511 à 1670 (1888-1889). Un extrait de l'histoire de la conquête de l'Espagne par Ibn el-Qoùtiyya fut inséré dans le *Recueil de textes et de traductions* (1889). L'histoire du sultan Djelâl-ed-dîn Man-kobirti, prince du Khârezm, écrite en arabe par Mohammed en-Nésawî, publiée et traduite, parut en 1891-1895. Le volume du Centenaire renferme une étude sur Sehnoûn, juriconsulte du VIII^e siècle (1895). Un recueil de lettres manuscrites fut lithographié à Alger, en collaboration avec G. Delphin (1891). La même année, paraissait à Paris la Chrestomathie maghrébine, composée de textes inédits avec vocabulaires. Le troisième volume de la *Chimie au moyen âge* de Marcellin Berthelot renferme les traités de Cratès, d'el-Habîb, d'Ostanès et de Djâbir ben Hayyân, texte et traduction (1893). La traduction du *Çahih* de Bokhârî, ouvrage fondamental pour la connaissance du droit musulman, sous le titre de *Les traditions islamiques*, forme quatre volumes des Publications de l'Ecole des Langues orientales (les deux premiers avec la collaboration de M. W. Marçais) qui s'étendent de 1903 à 1914. L'histoire du Soudan, complètement inconnue avant lui, fut constituée par la publication des textes, suivis de la traduction, du *Tarikh es-Soudân* d'Abd-er-Rahman de Tombouctou (avec la collaboration de M. E. Benoist pour le texte arabe) en 1898-1900 et du *Tedhkiret en-Nisyân* (1899-1901) avec le même concours pour l'établissement du texte. En 1901, paraissait une note sur une inscription arabe trouvée chez les Maures Trarzas. Le *Târîkh el-Feltâch* « Chronique du chercheur » de Mahmoûd Kâti, histoire du Soudan écrite à Tombouctou au XVI^e siècle, a été traduite en collaboration avec son gendre, M. Delafosse (1913).

Max van Berchem, l'éminent épigraphiste enlevé récemment à nos études, fut quelque temps professeur d'archéologie musulmane à l'Université de Genève; il avait débuté par une thèse sur la propriété territoriale et l'impôt foncier sur les premiers khalifes (1886); il a décrit le château de Bâniâs (Syrie) et ses inscriptions (1888) tout en envoyant au Journal un conte arabe en dialecte égyptien (1889), des

notes d'archéologie arabe (1891-1892). Il mettait le public savant au courant de son projet d'un *Corpus inscriptionum arabicarum*, qui fut réalisé ensuite avec le concours de l'Institut français d'archéologie du Caire, par une lettre à Barbier de Meynard (1892). Ses recherches archéologiques en Syrie étaient rendues publiques par le *Journal* (1895), et il étudiait aussitôt après l'épigraphie des Assassins de Syrie (1897). Des notes sur les Croisades (1902), une étude sur les cuivres damasquinés et les verres émaillés, ainsi que sur les inscriptions, marques et armoiries que portent ces objets (1904), sur les titres califiens d'Occident (1907), et sur les inscriptions mobilières arabes recueillies en Russie (1909), un article sur la route des villes saintes (1910) constituent la contribution que le savant suisse apporta à notre publication périodique. Il a donné en outre l'Épigraphie des Atabeks de Damas dans le *Florilegium* offert au marquis de Vogüé, traité celle de Diarbékir dans l'ouvrage qui porte le titre d'Amida, nom antique de cette ville de Mésopotamie (1910), étudié le Gâmi'-Goyûchî, mosquée du Caire remontant à l'époque des Fatimites (1888); la description de Qoçaïr-'Amra par M. Musil et la publication des *Coutumes des Arabes* du R. P. Jaussen lui ont fourni l'occasion d'écrire un article fort intéressant sur le pays de Moab et d'Edom (1909).

M. René Basset, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, a publié les dictons satiriques attribués à Sidi Ahmed ben Yoûsof (1890), les inscriptions de l'île de Dahlak dans la Mer Rouge (1893), les sanctuaires du Djebel Nefoûsa (1899), une étude sur deux manuscrits d'une version arabe inédite du recueil des *Sept Vizirs* (1903), le récit du siège d'Almería en 1310 (1907), pendant qu'il mettait sous les yeux des érudits, par ailleurs, les prières des musulmans chinois, traduites sur l'original arabe et persan imprimé à Canton (1878), l'année même où paraissait le Mahométisme en Chine et dans le Turkestan de Dabry de Thiersant, sa leçon d'ouverture du cours d'arabe à la Faculté des Lettres d'Alger sur la poésie arabe anté-islamique (1880), le *Bakhtiyâr-nâmé* ou histoire des dix vizirs (1883), une élégie amoureuse d'Ibn-Saïd en-Nas (1886), des documents musulmans sur le

siège d'Alger en 1541 (1890), les aventures merveilleuses de Témim ed-Dârî, texte arabe imprimé dans le Journal de la Société Asiatique italienne (1891), la *Borda* du chéïkh el-Boûçîrî, poème en l'honneur de Mahomet (1894), la *Khazradjiya*, traité de métrique arabe d'Alî el-Khazradji (1902), et dans le domaine du folk-lore, l'expédition du Château d'or et le combat d'Alî contre le dragon (1893), la maison fermée de Tolède, légende arabe d'Espagne (1898), une plainte arabe sur Mohammed et le Chameau (1902), les contes populaires d'Afrique (1903). Il a comparé les Alixares de Grenade et le château de Khawarnaq (1906) et recherché l'origine orientale de Shylock. On lui doit des documents géographiques sur l'Afrique septentrionale (1898). Il a traduit l'histoire de la conquête de l'Abyssinie au xvi^e siècle par 'Arab-Faqîh (1897-1909), publié et traduit la version arabe du Tableau de Cébès (1898). En collaboration avec Houdas, il a accompli une mission scientifique en Tunisie (1884). On a de lui les documents arabes sur l'expédition de Charlemagne en Espagne (1904). La bibliographie l'a conduit à étudier les manuscrits des bibliothèques des *Zâwiyas* de Ain-Madhi et Témacin, de Ouargla et de 'Adjadja (1885), à des recherches bibliographiques sur les sources de la *Saloual el-Anfas* (1905), à cataloguer les manuscrits de deux bibliothèques de Fès (1883), ceux de la *Zâwiya* d'el-Hamal (1897), ceux du bach-agma de Djelfa, à écrire une notice sommaire des manuscrits orientaux de deux bibliothèques de Lisbonne (1891). Nédroma et les Traras, pays qui a donné naissance à la dynastie des Almohades, ont fait l'objet de recherches approfondies (1901), ainsi que son rapport sur une mission au Sénégal.

Reprenant la tradition du D^r Wœpcke, M. le baron Carra de Vaux écrit en 1891 une notice sur deux manuscrits arabes, un remaniement des *Sphériques* de Théodose par Yahyâ ben Mohammed el-Maghrabî, et un traité anonyme des clepsydres, le traité des rapports musicaux de l'épître à Charaf-ed-dîn par Çafi ed-dîn 'Abd-el-Mou'min el-Baghdâdî, l'Almageste d'Abou'l-Wéfâ el-Boûzjdjânî (1892), les *Mécaniques* ou l'élévateur de Héron d'Alexandrie, d'après la version arabe de Qostâ ben Louqâ (1893), l'astrolabe linéaire du bâton d'el-Toûsî (1895) ; puis viennent des études philosophiques :

la *qaçida* d'Avicenne sur l'âme (1899), la philosophie illuminative d'après Sohrawerdî el-Mâqtoûl (1902), des notes pour servir à l'histoire des sciences (1917). Il préluda, par des recherches sur le traité de la rénovation des sciences religieuses de Ghazâlî, communiquées au congrès scientifique international des catholiques (1891), à son volume sur le célèbre philosophe et théologien musulman d'origine iranienne (1902), qu'avait précédé de deux ans un autre volume sur Avicenne (1900). En 1895, il avait donné des fragments d'eschatologie musulmane, suivis d'une étude sur le moine Bahira, qui serait l'auteur du Qorân (1898). Le cours d'arabe professé à l'Institut catholique de Paris a été autographié en 1892. La traduction du Livre de l'avertissement et de la revision de Mas'ouûdi, jadis étudié par Silvestre de Sacy, a paru dans les collections de notre Société (1896). Les contes populaires contenus dans l'Abrégé des merveilles ont été traduits en 1898. Les *Notices et extraits* ont accueilli le texte et la traduction du Livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques de Philon de Byzance (1902). Le *Muséon* de Louvain a donné la Destruction des philosophes de Ghazâlî (1902), et le *Florilegium* dédié au marquis de Vogüé a accueilli son étude sémantique sur quelques noms honorifiques. La *Doctrine de l'Islam* a paru en 1909.

G. Delphin a publié l'astronomie au Maroc (1891), la philosophie du Chéikh Senouûsi d'après son *'Aqida eç-Çoghrâ* (1897), et en collaboration avec le général Faure-Biguet, les *Séances* d'el-'Aouâli, textes arabes en dialecte maghrébin (1913). Auparavant, en dehors du Journal, il avait lithographié le traité de syntaxe arabe du chéikh Djebrîl, qui est un commentaire sur la Djaroumiyya avec une glose marginale (1885), une plainte arabe sur la rupture du barrage de Saint-Denis-du-Sig, accompagnée de notes sur la poésie et la musique arabes dans le Maghreb algérien, en collaboration avec L. Guin (1886), un poème comique par Mohammed Qabîh qui est le récit des aventures de deux étudiants arabes au village nègre d'Oran (1887), un recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé (1891). Nous avons noté plus haut sa collaboration avec Houdas pour un recueil de lettres manuscrites (1891).

M. A. Barthélemy a donné l'histoire du roi Naaman, conte arabe dans l'idiome vulgaire de Syrie (Haut-Meten, Liban) en 1887, des observations critiques sur un article du P. Pourrière intitulé : Essai sur le langage vulgaire d'Alep (1905), et une note sur le dialecte arabe de Jérusalem (1906). M. H. Dulac a publié des contes arabes en dialecte de la Haute-Egypte (1885), et en même temps, dans les Mémoires publiés par la Mission archéologique française au Caire, quatre contes arabes en dialecte cairote. M. H. Ferté a étudié le poète satirique persan Chaff'a Asar (1886), le poète persan Enverî (1895), et a publié une vie du sultan timouride Hoséïn Baïqara traduite de Khondémîr (1898). Alric, qui fut consul général de France à Tripoli de Lybie, a donné au Journal des fragments de poésie turque populaire (1889) et dans la Bibliothèque orientale elzévirienne la traduction annotée du *Tebçiré* d'Akif-pacha, sous le titre de *Un diplomate ottoman* en 1836 dans l'affaire Churchill (1892). M. Mayer-Lambert a étudié à nouveau le pluriel brisé en arabe (1893) et l'accentuation (1897) ; M. E. Mercier la propriété au Maghreb, selon la doctrine de Mâlek (1894) ; le savant égyptien Salih Zéky Efendi la notation algébrique chez les Orientaux (1898), tandis qu'il réservait au Bulletin de l'Institut égyptien une notice bibliographique et analytique sur le dictionnaire biographique des aveugles illustres de l'Orient par eç-Çafadî (1911) ainsi qu'une étude sur une coupe magique dédiée à Saladin, sur les titres royaux et la tolérance du célèbre ennemi des Croisés, dont un portrait accompagne la communication (1917). M. Caudel a composé un mémoire sur les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord, de 651 à 718 (1899). C. Sonneck a donné six chansons arabes en dialecte maghrébin (1899), formant le complément de ses Chants arabes du Maghreb et étude de la poésie populaire (1902-1906). Le général Faure-Biguët, que nous avons vu plus haut collaborer avec G. Delphin, a communiqué au Journal une notice sur le chéikh Mohammed Abou-Râs en-Naçrî de Mascara (1899).

M. P. Casanova communique une notice sur une coupe magique arabe (1891), découvre une date astronomique dans les épîtres des Ikhwân-eç-Çafâ (1915), et raconte l'histoire

du joyau de Hâroun er-Rachid (1918), cependant qu'au cours de son séjour au Caire, à la mission archéologique française, il publie, dans les Mémoires de cette mission, la traduction de la Description de l'Égypte de Maqrîzî, les derniers Fâtîmides, Karâkouch, sa légende et son histoire (1892), l'historien Ibn 'Abd adh-Dhâhir, l'histoire et la description de la citadelle du Caire (1894), un Essai de reconstitution topographique de Fostât (1913-1916), une étude sur les verres à inscriptions. L'exposition des arts musulmans organisée à Paris en 1894 lui fournit un article de la *Revue d'Égypte* qui est traduit en arabe par Yousof Habéïch et Ilyâs-Efendi Çaidâwî (1895). Mahomet et la fin du monde est une étude critique sur l'islam primitif (1910). Les sceaux arabes en plomb (1894) et la numismatique des Danichmendites (1896) rappellent qu'il fut autrefois attaché au Cabinet des médailles. L'enseignement de l'arabe au Collège de France est un historique de la chaire qu'il occupe (1909). Citons encore une étude sur un manuscrit de la secte des Assassins (1898).

Le R. P. Henri Lammens, qui a appartenu naguère à l'Université St-Joseph de Beyrouth et est actuellement professeur à l'Institut pontifical d'études bibliques de Rome, est un Belge dont les recherches sont en train de transformer complètement le point de vue duquel on était habitué à considérer les commencements de l'histoire de l'islamisme. Son étude sur el-Akhtal, chantre des Oméyyades, a été imprimée en 1894, et le *Journal* a publié depuis l'âge de Mahomet et la chronologie de la Sîra (1911), une visite au chéïkh suprême des Noçairîs Haïdarîs (1915), l'attitude de l'Islam primitif en face des arts figurés (même année), les *Ahâbîch* et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire (1916). Ce sont les Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth qui ont publié ses remarquables études sur le règne du khalife oméyyade Mo'âwiya I^{er} et sur son fils, Yazîd I^{er}, son déchiffrement des inscriptions arabes du Mont Thabor (1909). Le Bulletin de l'Institut égyptien a inséré ses recherches sur la république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère. A Rome ont paru Fâtima et les filles de Mahomet, notes critiques pour l'étude de la Sîra (1912), le Berceau de l'Islam, l'Arabie occidentale à la veille de l'hégire (t. I, 1914),

dans les *Scripta* de l'Institut pontifical ; Mo'awiya II ou le dernier des Sofyânides dans la *Rivista degli studi orientali* (1915). Comme œuvres didactiques, on citera les Synonymes arabes (1889), ses remarques sur les mots français dérivés de l'arabe (1890), son cours gradué de traduction française-arabe, au moyen de sujets choisis dans les meilleurs auteurs (1891-1892).

M. Gaudefroy-Demombynes nous a donné l'histoire des Benou'l-Ahmar, rois de Grenade, d'après Ibn-Khaldoun (1898), un récit en dialecte tlemcénien, par 'Abd-el-'Aziz Zenaguï, avec traduction et notes (1906), une explication du mot *mellâh* par lequel les Marocains désignent le *ghetto* ou quartier réservé aux Juifs en territoire musulman (1914). Ailleurs, il a étudié les noms d'agent et les noms de métier en arabe, les coutumes de mariage en Algérie (1907), et il a publié la traduction des *Cent et une nuits* (1911), sans compter des communications à *Mélusine* et autres revues. En collaboration avec M. L. Mercier, il a donné un *Manuel d'arabe marocain* (1913).

J. A. Decourdemanche a publié une note sur quatre systèmes turcs de notation numérique secrète (1899), une note sur les poids médicaux arabes (1910), et une troisième note sur l'estimation de la longueur du degré terrestre chez les Grecs, les Arabes et dans l'Inde (1913). C'est la Bibliothèque orientale elzévirienne qui a accueilli les plaisanteries de Nasred-dîn Khodja, traduites du turc, le Livre des femmes, traduit du turc, Mille et un proverbes turcs, Fables turques, les Ruses des femmes, suivis d'extraits de la traduction turque de l'ouvrage arabe appelé *el-Faradj ba'd ech-Chidda* « le Plaisir après la peine », le Miroir de l'avenir, recueil de sept traités de divination. On a encore de lui une Etude métrologique et numismatique sur les *mithqâl* et les *dirhem* arabes (1908), un Traité pratique des poids et mesures des peuples anciens et des Arabes (1909). Une Etude sur les racines arabes, sanscrites et turques (1898) présente des idées particulières à l'auteur.

M. F. Grenard, compagnon de Dutreuil de Rhins dans son exploration de l'Asie centrale, qui a rédigé le récit du voyage de la mission, a étudié la légende de Satok Boghra-Khan et

ses rapports avec l'histoire (1900), a donné une note sur les monuments seldjouquides de Siwâs (même année), et a décrit les Kyzyl-bâch, secte religieuse d'Asie-Mineure (1906).

M. R. Dussaud, explorateur de la Syrie centrale, a traité de l'influence de la religion noçâirie sur la doctrine de Rachid-ed-dîn Sinân, grand-maître des Assassins de Syrie (1900), la même année où paraissait, dans la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, le volume portant le titre d'Histoire et religion des Nosairîs. En 1907, les Arabes en Syrie avant l'Islam nous donnaient le résumé de ce qu'on peut savoir actuellement sur les populations arabes implantées sur la limite du désert. En collaboration avec M. F. Macler, il avait publié en 1901 le récit de son voyage archéologique au Safâ et dans le Djebel ed-Drûz, et en 1903, sa mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne.

Le grand arabisant de Leyde, M. J. de Goeje, dont les nombreuses publications relatives à l'histoire et à la géographie ont rendu d'immenses services à nos études en présentant des textes arabes inédits, a étudié dans le *Journal* la fin des Carmathes du Bahréïn (1895). Le R. P. Louis Chéïkho, originaire de Mossoul et professeur à l'Université St-Joseph de Beyrouth, a, par ses publications de textes et sa collaboration assidue à la revue *El-Machriq*, mérité la reconnaissance des amateurs d'études musulmanes; le *Journal* a publié de lui une lettre au sujet de l'auteur de la version arabe du *Diatessaron* (1897); Beyrouth a vu paraître sa publication de l'histoire des Bohtor, émirs d'el-Gharb, par Sâlih ibn Yahya (1902). M. E. Littmann nous a donné le Chant de la Belle-Mère en arabe moderne de Syrie (1903). Le R. P. Collangettes a publié en 1904 une étude sur la musique arabe. Le D^r Pierre Guigues s'est livré à des recherches sur les noms arabes que l'on rencontre dans le *Liber de simplici medicinâ* de Sérapion, où il a essayé de restituer et d'identifier les noms arabes des médicaments usités au moyen âge (1905). M. G. Marchand nous a donné, la même année, un conte en dialecte marocain, et M. A. Mallon a distingué l'un de l'autre les trois écrivains arabes d'Égypte qui portent le nom d'Ibn-el-'Assâl. M. E. Destaing a décrit un saint musulman au xv^e siècle (1906). M. Balhassan Oglu Nedjib Açem a traité

de la versification nationale turque (1909). Le P. Dufresne a publié un conte kurde de la région de Sö'ört transcrit et traduit (1910), tandis que Mgr Addaï Scher communiquait des épisodes de l'histoire du Kurdistan. M. Inostrancev écrivait une note sur un point de l'histoire ancienne du Khârezm, et M. C. F. Seybold étudiait quatre signatures autographes maghrébines conservées à Londres et correspondant aux dates de 1682, 1726 et 1729 (même année).

M. W. Marçais a imprimé, en 1900, la traduction du *Taqrib* d'en-Nawawî où la terminologie spéciale des *hadîth* est étudiée à nouveau : les études qu'il a poursuivies plus tard sur la dialectologie de l'Afrique du Nord ont paru, soit dans les Mémoires de la Société de Linguistique (dialecte parlé à Tlemcen, en 1902 ; celui des Oulâd-Brahîm de Saïda dans le département d'Oran, 1908), soit en volumes (Textes arabes de Tanger). En collaboration avec son frère, il a décrit les monuments arabes de Tlemcen (1903). Celui-ci, G. Marçais, a écrit l'histoire des Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle (1913), et traité de l'art en Algérie à propos de l'exposition coloniale de Marseille (1906) et de l'exposition d'art musulman à Alger, la même année.

M. E. Blochet a commencé une série d'études sur l'ésotérisme musulman dont la première partie a été imprimée dans le Journal (1902), tandis que le reste a paru dans le Muséon de Louvain. Le Journal a donné ensuite son inventaire de la collection de manuscrits musulmans de Decourdemanche. La série de publications qui porte le titre général de *Gibb Memorial* comprend sa continuation de l'Histoire des Mongols de Rachîd-ed-dîn dont Quatremère n'avait donné qu'un volume (Introduction à l'histoire des Mongols, 1910 ; Histoire des empereurs mongols successeurs de Tchinkkiz Khaqhan, 1911). Il a continué également l'Histoire des Mamlouks d'Egypte de Maqrîzî (1908) et a traduit l'Histoire d'Alep de Kémâl-ed-dîn (1900), l'Histoire des sultans mamlouks de Mofaddal ben Abi'l-Fadâïl dans la *Patrologie orientale* (1915). Il a fait paraître l'inventaire et la description des manuscrits persans à enluminures conservés à la Bibliothèque nationale (1900) et écrit des monographies sur les écoles de peinture en Perse (1905) et sur les peintures de manuscrits

arabes à types byzantins (1907). Il a publié deux volumes du catalogue des manuscrits persans de la Bibliothèque nationale (1905 et 1912) et donné, en 1900, l'inventaire et la description des miniatures des manuscrits orientaux conservés dans ce grand dépôt. Lors de l'acquisition par l'Etat de la Collection Schefer, il en a dressé le catalogue (1900). Ne négligeons pas ses études sur le messianisme dans l'hétérodoxie musulmane (1903).

M. Alfred Bel a mis à profit son long séjour et ses diverses missions dans l'Afrique du Nord pour communiquer au Journal une étude sur la Djâzya, chanson arabe (1902), un *dahîr* chérifien du sultan 'Abdullâh, fils de Moulaye Ismâ'il (1917), et a commencé cette même année ses Inscriptions arabes de Fès, accompagnées de la description des monuments étudiés avec une profonde connaissance de l'épigraphie et de la technologie architectonique. L'Histoire des Beni'Abd-el-Wâd, rois de Tlemcen, par Abou Zakariyâ Yahyâ Ibn-Khaldoûn, frère du célèbre historien et philosophe, traduite, a paru à Alger en 1913. Il a étudié les Benou Ghanya, derniers représentants de l'empire almoravide, et leur lutte contre l'empire almohade (1903).

D'autres travaux ont encore prouvé l'activité du même érudit : des recherches sur la population musulmane de Tlemcen (1908), un guide du touriste dans la même ville (1909), quelques rites pour obtenir la pluie en temps de sécheresse chez les Maghrébins, dans le *Recueil de Mémoires* (Alger, 1905), une note sur trois anciens vases de cuivre gravés trouvés à Fès et servant à mesurer l'aumône légale du *Fitr*, dans la *Revue archéologique* (1918), une note sur la fabrication de l'huile d'olives à Fès et dans la région, dans le *Bulletin* de la Société de géographie d'Alger (1917), le catalogue des livres arabes de la bibliothèque de la mosquée d'el-Qarouïyîn à Fès (1918), un coup d'œil sur l'Islam en Berbérie dans la *Revue de l'histoire des religions* (1917), les industries de la céramique à Fès (1918). En collaboration avec Mohammed Ben-Cheneb, il a publié et traduit la préface d'Ibn-el-'Abbâr à sa *Tekmilat es-Sila* dans la *Revue africaine* (1918).

M. L. Bouvat, le distingué bibliothécaire de la Société, a publié et traduit le texte en turc azéri de l'histoire de Yoû-

souf-Châh, nouvelle historique (1903), et celui de l'*Avare*, comédie de Feth-'Alî Akhond-zâdè (1904). La Bibliothèque orientale elzévirienne a donné la traduction d'une autre comédie du même auteur, *Monsieur Jourdan*, le botaniste parisien dans le Karabâgh, et le derviche Mest 'Alî-Châh, célèbre magicien (1906). Ses recherches sur l'histoire des Barmérides renferment tout ce que l'on sait sur leur origine et la tragédie qui mit fin à leur puissance. Sa collaboration à la Revue du Monde musulman a assuré la publication régulière de cet important organe, en même temps qu'elle tenait les lecteurs au courant du mouvement des idées sur toute la surface des terres habitées par des adeptes de l'islamisme.

M. Emile Amar a identifié deux manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale (1908) et a traduit les Prolégomènes à l'étude des historiens arabes écrits par Khalîl ben Aïbek eç-Çafadî (1911). Il a traduit en entier, dans les *Archives marocaines*, l'Histoire des dynasties musulmanes d'Ibn-et-Tiqtaqâ connue sous le titre d'el-Fakhrî (1910). Parmi les consultations juridiques des Faqîhs du Maghreb, il a choisi la *Pierre de touche des fetwas* d'Ahmed el-Wancharîsî qu'il a traduite ou analysée dans la même collection (1909). Il a écrit, dans la Revue du monde musulman, des articles sur les superstitions et les croyances hétérodoxes au Maroc, ainsi que sur des documents traduits relatifs à la soumission des chrétiens de Syrie (1907); et dans la Revue de l'Institut de Carthage, une étude sur le régime de la vengeance privée, du talion et des compositions chez les Arabes, avant et depuis l'Islam (1905-1906), un essai sur l'alchimie moderne, contribution à l'étude de l'histoire de la chimie (1907). Il a collaboré, avec H. Derenbourg et M. P. Casanova, à déchiffrer deux inscriptions arabes de Diarbékîr (1907).

M. Léon Gauthier a étudié, dans le *Journal*, une réforme du système astronomique de Ptolémée tentée par les philosophes arabes du xiii^e siècle (1909); il a résumé, dans un volume de la Bibliothèque orientale elzévirienne, les principes directeurs de la philosophie musulmane. Sa publication, d'après un nouveau manuscrit, du roman philosophique d'Ibn-Tofaïl, *Hayy ben Yaqdhân* (1900), l'a conduit à étudier de plus près la vie et les œuvres de l'auteur (1909). Sa thèse

pour le doctorat ès-lettres traitait de la théorie d'Ibn-Rochd (Averrhoès) sur les rapports de la religion et de la philosophie (1909) ; la traduction même du traité d'Ibn-Rochd sur l'accord de ces deux disciplines avait été publiée en 1905.

M. le D^r Gabriel Colin a utilisé ses connaissances médicales pour deux thèses de doctorat ès-lettres, Avenzoar, sa vie et ses œuvres, et la *Tedhkira* d'Abou'l-'Alâ (1911). Il avait publié auparavant une étude sur 'Abd er-Rezzâq el-Djézâiri, médecin arabe du XII^e siècle de l'hégire (1905).

M. l'abbé F. Nau, dont les recherches, poursuivies sur le terrain de la littérature chrétienne en langue araméenne, sont en dehors du présent cercle d'études, a donné au Journal, en 1911, une note sur le prologue de la Didascalie arabe et sur quelques apocryphes arabes pseudo-clémentins. La *Revue de l'Orient chrétien* a publié de lui un recueil de textes et de documents sur les Yézîdis (1918) pour compléter le volume que J. Menant avait consacré à l'histoire des prétendus *Adorateurs du diable* (1892). Le P. Louis Ronzevalle s'est occupé des mots turcs empruntés par le grec vulgaire de Roumélie et spécialement d'Andrinople (1911), tandis que M. J. Deny indiquait quelques étymologies turques, en attendant sa Grammaire turque, à la fois comparative et historique, qui, interrompue par la guerre, n'a paru qu'en 1920.

Les études de E. Amélineau portaient sur l'Égypte et en particulier le copte : sur le terrain musulman, il a décrit les derniers jours et la mort du khalife Merwân II, d'après l'histoire des patriarches d'Alexandrie (1914). Des documents coptes et arabes inédits, pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne aux IV^e et V^e siècles de notre ère, ont paru dans les Mémoires de la mission archéologique du Caire.

M. Alfred Le Châtelier a créé, au Collège de France, l'enseignement de la sociologie musulmane. C'est lui qui a installé à Tanger la mission scientifique du Maroc, laquelle a pour organes les Archives marocaines et la Revue du monde musulman. Il a fait paraître, dans la Bibliothèque orientale elzévirienne, les Confréries musulmanes au Hedjaz, l'Islam au XIX^e siècle, et ailleurs, l'Islam dans l'Afrique occidentale (1899).

M. Paul Ravaisse a tiré des *Khitat* de Maqrîzî un essai sur

l'histoire et la topographie du Caire (1890) accueilli par les Mémoires de la mission archéologique dont il faisait alors partie, ainsi qu'une étude sur trois *mihrâbs*. L'Ecole des Langues orientales a réservé, dans ses publications, une place au texte du *Zoubdat Kechf el-mamâlik*, tableau politique et administratif de l'Egypte, de la Syrie et du Hedjaz sous la domination des sultans mamlouks, par Khalil ed-Dâhiri (1894).

E. Masqueray s'est occupé de la formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie, surtout berbères (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Aurès, Beni-Mzab) en 1886. Il a publié et traduit la chronique d'Abou-Zakariya ou livre des Beni-Mzab (1878) ; il a étudié dans le Bulletin de correspondance africaine (1882-1886) les traditions de l'Aurès oriental, ainsi que le Bour des Aulad Zeïan et le Fedj près Khenchela.

Comme administrateur de l'Ecole des Langues orientales, Charles Schefer fut le réorganisateur de cet établissement d'enseignement supérieur. Il le fit d'abord sortir du rez-de-chaussée des anciens bâtiments de la Bibliothèque alors impériale pour le transférer dans l'appartement de l'administrateur du Collège de France ; puis, profitant du grand effort que fit notre pays après la guerre de 1870 pour la réparation du désastre et le développement des ressources intellectuelles de la nation, il obtint son transfert dans les bâtiments vacants de l'Ecole du génie maritime, où elle est encore aujourd'hui, dans l'hôtel reconstruit. Il en augmenta la bibliothèque et créa la série des publications de l'Ecole, qui font le plus grand honneur à la science française. C'est dans cette collection qu'il publia l'Histoire de l'Asie centrale (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoqand), de 1740 à 1818, par Mir 'Abd-el-Kérim Bokhârî (1876), la relation de l'Ambassade au Khârezm (Khiva), par Rizâ Qouli-Khan (1879), les Mémoires sur l'ambassade de France près la Porte ottomane et sur le commerce des Français dans le Levant, par le comte de Saint-Priest, des itinéraires de l'Asie centrale, de la vallée du moyen Zer-Efchân, de Péchâver à Kaboul, Qandahâr et Hérât dans le *Recueil d'itinéraires et de voyages, le Séfer-nâmé* de Nâçir-i Khosrau, relation du voyage du poète persan en

Syrie, en Palestine, en Egypte, en Arabie et en Perse, fait de 1035 à 1042 (1881), la *Chrestomathie persane*, composée de morceaux inédits, avec introduction et notes, en deux volumes (1883-1885), l'*Estat de la Perse* en 1660 par le P. Raphaël du Mans (1890), le *Siyâset-nâmé*, traité du gouvernement, par Nizhâm-el-Molk, ministre du sultan seldjouqide Melek-Châh (1893), la Description topographique et historique de Bokhârâ par Mohammed Nerchakhî (1892). Dans les *Mélanges orientaux*, il a donné trois chapitres du *Khitâi-nâmé*; dans les nouveaux *Mélanges orientaux*, le tableau du règne du sultan seldjouqide Sandjar; et dans le Recueil de textes et de traductions, quelques chapitres du *Seldjouq-Nâmé*. Le volume du Centenaire de l'Ecole renferme sa notice sur les relations des peuples musulmans avec les Chinois jusqu'à la fin du xv^e siècle. La Bibliothèque orientale elzévirienne a donné l'*Iter persicum*, description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Etienne Kakasch de Zalokeneny, ambassadeur de Rodolphe II près de Châh-Abbâs, et le *Petit traité de l'origine des Turcs* par Théodore Spandouyn Cantacasin. N'oublions pas son édition du *Journal* d'Antoine Galland, celle de l'Afrique de Léon l'Africain et celle du Mémoire historique du marquis de Bonnac sur l'Ambassade de France à Constantinople, publié avec un précis de ses négociations à la Porte ottomane (1894).

J. B. Nicolas, qui fut premier interprète de la Légation de France à Téhéran et ensuite consul à Recht, publia en 1867 les Quatrains d'Omar Khayyâm accompagnés d'une traduction française; ce fut la première fois que l'on faisait connaître à l'Europe le vieux poète persan, d'une désillusion si amère; depuis lors on a donné en Angleterre des éditions plus complètes et une traduction anglaise, due à Fitz-Gerald, qui est devenue célèbre; il en existe aussi une traduction française, faite sur le manuscrit de la Bodléienne, par Ch. Grolleau (1902). Un dictionnaire français-persan en deux volumes a paru en 1885. Ses Dialogues persans ont eu une seconde édition en 1906.

Son fils, M. A.-L.-M. Nicolas, consul à Tauris, puis à Tiflis, s'est voué à l'étude des réformateurs persans du commencement du xix^e siècle, les Bâbis et leurs prédécesseurs les

Chéikhis. Il a publié, dans cet ordre de recherches, *Seyyed Ali Mohammed dit le Bab* (1905), le *Béyân* arabe, livre sacré du Bâbisme (1905), le *Béyân* persan, en quatre volumes (1911 à 1914), un *Essai sur le Chéikhisme* (1911), les sept preuves de la divinité du Bâb. Sur le terrain de la poésie persane, nous avons de lui une étude sur la Divinité et le vin chez les poètes, et la traduction de quelques odes de Hâfizh.

Le Béhâïsme ayant remplacé le Bâbisme qui a perdu presque tous ses adeptes, M. Hippolyte Dreyfus s'est mis à étudier cette curieuse transformation; en collaboration avec Mirzâ Habîb-ullah Chîrâzî, il a traduit le *Kitâb-el-Iqân* « Livre de la Certitude », un des livres sacrés de la nouvelle doctrine (1904), les *Paroles cachées de Béhâ-ullah* (1905), les *Préceptes du Béhâïsme*, précédés d'une lettre au sultan de Constantinople (1906), les *Leçons de St-Jean d'Acre* (1908), l'*Épître au Fils du Loup*, et, seul, il a écrit un *Essai sur le Béhâïsme, son histoire, sa portée sociale* (1909).

En obtenant pour le gouvernement français le privilège des fouilles archéologiques sur le sol de la Perse, Marcel Dieulafoy a rendu plus étroits les rapports de notre pays avec l'Iran. *L'Art antique de la Perse* (1884-1885) étudie des monuments encore debout ou offrant des restes importants, débris des dynasties des Achéménides, des Parthes et des Sassanides. La Perse moderne, ses mœurs, ses habitants, le pittoresque de ses paysages, sont plutôt du ressort de Mme Jane Dieulafoy, à qui nous devons la *Perse, la Susiane et la Chaldée* et *A Suse*, journal des fouilles.

M. J. de Morgan, connu par ses belles découvertes égyptologiques, a succédé à M. Dieulafoy dans la direction des fouilles de Suse, et l'on sait l'extrême intérêt des trouvailles qu'il y a faites. En 1892, le *Journal* reproduisait le rapport sur sa mission en Perse et dans le Louristan lu devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; c'était le prodrome de la publication de cinq volumes dont le dernier porte la date de 1904; la première partie de ce volume est remplie par des études linguistiques sur divers dialectes kurdes et sur les langues et dialectes du nord de la Perse. Notons encore des études sur la féodalité en Perse, son origine, son

état actuel, des observations sur les débuts de la numismatique musulmane dans le même pays.

M. Seligsohn, dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, a donné le texte et la traduction du diwan de Tarafa ben el-'Abd (1901).

G. Salmon, qui fut directeur de la Mission scientifique du Maroc, a commencé sa carrière scientifique en publiant, comme thèse de l'Ecole des Hautes-Etudes, l'Introduction topographique à l'Histoire de Bagdad d'el-Khatib el-Bagdâdi (1904) et, dans les Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale, au Caire, des Etudes sur la topographie de cette ville, la Qal'at el-Kabch et la Birkat el-Fil, puis, dans le Bulletin, une note sur un manuscrit du fonds turc de la Bibliothèque nationale, des notes d'épigraphie arabe, un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chrétiens d'Egypte. Il a donné des extraits des poésies et des lettres d'Abou'l-'Alâ el-Ma'arrî, le poète philosophe aveugle, précurseur d'Omar Khayyâm (1904). Il s'est consacré ensuite à l'exploration scientifique du Maroc et a écrit, dans les Archives marocaines, de nombreux articles et mémoires sur l'administration à Tanger, le commerce indigène de cette ville, sa Qaçba, les institutions berbères, les superstitions populaires, les mariages musulmans, les dolmens d'El-Mriès, les Chorfâ Idrisides de Fès, un essai sur l'histoire politique du nord marocain, des recherches sur les confréries et *Zâwiyas* à Tanger, sur les marabouts, sur la propriété foncière, sur l'opuscule du Chéikh Zemmoûrî qui traite des Chorfâ et des tribus du Maroc, sur les Chorfâ Filâla et Djilâla à Fès, sur Ibn-Rahmoûn ; il a fourni une contribution à l'étude du droit coutumier, le catalogue des manuscrits d'une bibliothèque privée de Tanger, une liste de villes marocaines, une étude sur quelques noms de plantes arabes et berbères, et a collaboré avec M. Michaux-Bellaire pour traiter des tribus arabes de la vallée du Lekkoûs et d'el-Qçar el-Kébir, dans le nord du Maroc.

Ce dernier, directeur actuel de la mission scientifique, figure à l'actif des Archives marocaines avec de nombreuses communications : les impôts marocains, la science des Rouâyâ, une histoire de rapt, les musulmans d'Algérie au Maroc, traduction de fetouas de Sidi 'Alf et-Tsouli et de Chéikh Sîdia,

organisation des finances, description de la ville de Fès, historique de l'internement au Maroc de Si Sliman ben Qadour et des Oulâd-Sidi-Chéikh en 1876, traduction d'une note en arabe sur l'alchimie, étude sur quelques tribus de montagne de la région du Habt, le Gharb, traduction du tome second du *Nachr el-Mathânî* de Mohammed el-Qâdiri dont le tome premier avait été traduit par MM. A. Graulle et P. Maillard ; collaboration avec MM. Martin et Paquignon pour la traduction du *Tohfât el-Qoudât*, questions juridiques relatives aux bergers, par le faqîh el-Malouy, et avec M. Graulle pour la publication des *Habous* de Tanger, registre officiel d'actes et de documents, texte arabe en fac-similé avec analyses et extraits.

Eugène Fumey, qui avait donné ailleurs un choix de correspondances marocaines (1903), a traduit, en deux volumes, la quatrième partie du *Kilâb el-Istiqçâ* d'es-Sélâwî, qui donne la chronique de la dynastie alaouite (1631-1894). M. Besnier a étudié la géographie ancienne du Maroc et ses inscriptions antiques, et aussi sa géographie économique. M. N. Slousch s'est occupé de la colonie des Maghrébins en Palestine et de l'histoire des Juifs au Maroc. M. A. Joly a publié l'*ouerd* des Oulâd-Sidi Bouma, a décrit le siège de Tétouan par les tribus des Djébâla en 1903-1904, l'industrie à Tétouan, ville à laquelle il a consacré une monographie en collaboration avec MM. Xicluna et L. Mercier. Celui-ci a communiqué ses notes sur Rabat et Chella, sur l'influence du berbère et de l'espagnol sur le dialecte marocain, sur la mentalité religieuse dans la région de Rabat et de Salé, sur l'administration marocaine, les mosquées et la vie religieuse dans la première de ces deux villes. MM. Ronflard, Bouvat et Rioche ont compilé la bibliographie de l'art musulman. M. René-Leclerc a traité des salines de Tanger ; M. L.-R. Blanc s'est occupé d'el-Ma'ânî, conte en dialecte marocain, de deux contes en dialecte de Tanger, et de la *Khorâfa* d'Ali ech-Châtar. M. Coufourier a traduit la description géographique du Maroc par ez-Zayyânî, le Dhaher des Cibâra, la chronique de la vie de Moulay el-Hasan, un récit indigène du bombardement de Salé par le contre-amiral Dubourdieu en 1852. M. A. Peretié a écrit des articles sur le *raïs* el-Khadir Ghâilân, les

Médrasas de Fès, et s'est livré, en collaboration avec M. S. Biarnay, à des recherches archéologiques. M. A. Graulle, déjà cité pour sa collaboration, a traduit seul la *Dauhat en-Nâchir* d'Ibn 'Askar, sur les vertus éminentes des chéïkhs du Maghreb au x^e siècle.

Dans les Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, M. E. Galtier a traduit le *Fotoûh el-Bahnasâ*, et dans le Bulletin, il a donné des notes de linguistique turque, une remarque sur une forme verbale de l'arabe d'Égypte, une contribution à l'étude de la littérature arabe-copte, et des *Coptica-arabica* dont le premier fascicule a paru. Dans les Mémoires, M. L. Massignon a donné les relevés archéologiques de sa mission en Mésopotamie (1907-1908) ; dans des volumes imprimés à part, il a publié le Maroc dans les premières années du xvi^e siècle d'après Léon l'Africain (1906), le texte arabe des Proverbes de Bagdad par er-Tâliqânî (xi^e siècle) d'après le manuscrit de Ste-Sophie (1913), le *Kitâb el-Tawâsin* du célèbre mystique el-Hallâdj (1913) et quatre textes inédits relatifs à sa biographie (1914).

M. D. Mallet a étudié le Qaçr el-'Agoûz. M. Gaston Wiet a commencé la publication du texte, établi critiquement par la comparaison d'un grand nombre de manuscrits, du *Mawa'iz w'el-i'tibâr* de Maqrîzî, texte plus connu sous l'appellation abrégée de *Khital*. La traduction que U. Bouriant avait commencée de cet ouvrage a été interrompue par la mort de l'auteur, qui avait donné des chansons populaires en dialecte du Caire, d'après le manuscrit d'un conteur des rues (1893).

M. Henri Massé a traduit, dans le Bulletin, le code de la chancellerie d'Etat, pendant la période fâtimite, d'Ibn-eç-Çairafi (1913) et a publié le texte de l'histoire d'Égypte, pendant la même période, d'Ibn-Moyassar (1919). Il a étudié la vie, le caractère et les ouvrages du poète persan Sâdî'. G. Legrain a décrit Louqsor sous les Pharaons : légendes et chansons populaires de la Haute-Égypte (1914).

M. A. Mouliéras, auteur d'un manuel algérien (1888) et d'un cours gradué de thèmes (1891), a décrit le Maroc inconnu, une tribu sémite anti-musulmane au Maroc, les Zkara (1905). M. Nehlil, ancien directeur de l'École supérieure de

langue arabe et de dialectes berbères fondée à Rabat par M. le maréchal Lyautey, a publié une série de Lettres chérifiennes où cent vingt-huit documents officiels sont reproduits en fac-similé (1915).

M. E. Doutté a décrit la *Kholba* burlesque de la fête des Tolba au Maroc, dans le *Recueil de mémoires* d'Alger (1905), les Aïssaouas à Tlemcen (1900) ; il a donné, dans le volume intitulé *En tribu* (1914), le résultat de sa mission au Maroc, et dans *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, le résumé de ses recherches sur les traces de fétichisme conservées par les populations musulmanes de cette région (1908). Une description de l'Islam algérien en 1900 contient une foule de détails précieux sur les dogmes et le culte des saints. Les minarets et l'appel à la prière, les marabouts, ont fait l'objet de notices particulières (1900), de même que Mahomet cardinal (1899).

A. de C. Motylinski a fait connaître l'*Aqida* des Abâdites dans le *Recueil de mémoires* d'Alger (1905), la Chronique d'Ibn-Saghîr sur les imams rostémides de Tâhert (1907), la proclamation du Mahdi du Soudan et la bibliographie du Mzab dans le *Bulletin de correspondance africaine* (1882-1886), les mansions lunaires des Arabes de Mohammed el-Moqrî.

M. Mohammed Ben-Cheneb a dressé le catalogue des manuscrits de la grande mosquée d'Alger (1909), et écrit une revue des ouvrages arabes édités ou publiés par les musulmans en 1904 et 1905 (1906) ; il a étudié la transmission du recueil de Bokhârî aux habitants d'Alger (1905) ; il a publié une notice sur un manuscrit du XI^e siècle, *Kitâb tabaqât 'olamâ Ifriqiya* (1907), une étude sur les personnages mentionnés dans l'*Idjâza* du chéikh 'Abd-el-Qâdir el-Fâsî (1907), les proverbes arabes de l'Algérie et du Maghreb en trois volumes (1905-1907) ; il a traduit la Guerre de Crimée et les Algériens de Mohammed ben Ismâ'il d'Alger (1908), l'itinéraire de Tlemcen à la Mecque (1901).

C'est à M. A. Cour, déjà connu par ses recherches sur l'établissement des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger (1904), et tout récemment par une thèse sur Ibn-Zaïdoûn, poète d'Andalousie, que l'on doit le catalogue des manuscrits de la *médresa* de Tlemcen (1907).

Celui de la bibliothèque de la grande mosquée de Tunis est dû à la collaboration de M. B. Roy, de Mohammed ben Khodja et de Mohammed el-Hachchâchi. Le ministère de l'Instruction publique a fait relever, de 1890 à 1906, le catalogue sommaire des musées et collections de l'Algérie et de la Tunisie.

A. Raux, professeur au lycée de Constantine, a fait paraître les trois dernières *Séances* de Harîrî (1909), la *Mo'allaqa* de Zohêir, suivie de la *Lâmiyya* d'Ibn-el-Wardî (1905), la *Lâmiyyat el-Adjam* d'et-Toghrâ'i (1903), le texte et la traduction du poème de Ka'b ben Zohêir connu sous le nom de *Bânat So'âd* (1904), une chrestomathie arabe élémentaire (1902), et comme textes d'explication pour l'étude du persan, une chrestomathie élémentaire tirée du *Bêhâristân* de Djâmî, l'Histoire du Bossu tirée des Mille et une nuits, des Fables extraites de l'*Anwâr-i Sohêili*.

A. Querry, consul général à Têbriz et à Trébizonde, a donné la traduction du Recueil de lois concernant les musulmans Chi'rites (1871-1872), celle du *Qâboûs-nâmé* dans la Bibliothèque orientale elzéviriennne (1886), une étude sur le dialecte kurde de la tribu des Gerroûs dans les Mémoires de la Société de Linguistique.

Nicolas Siouffi, numismate de talent, qui remplit des fonctions consulaires au Levant, a consacré un volume à étudier la religion des Çabiens ou *Soubba*, leurs dogmes et leurs mœurs.

A. Pihan a publié des éléments de la langue algérienne (1851), les aventures d'un négociant de Bagdad rédigées par Michel Sabbagh (1855), une revue zoologique du Qorân (1857), une étude sur le voyage nocturne de Mahomet et sur la légende des Sept Dormants (1857), un exposé des signes de numération usités chez les peuples orientaux anciens et modernes (1860), une notice sur les divers genres d'écriture ancienne et moderne des Arabes, des Persans et des Turcs (1865), un dictionnaire étymologique des mots français dérivés de l'arabe, du persan et du turc (1866), un choix de fables et d'histoires traduites.

En dehors des études de droit musulman que nous avons déjà mentionnées, il convient de rappeler celles qui ont pour

point de départ nos possessions de l'Afrique du Nord. Eschbach a traduit sur le texte allemand, en 1860, le droit musulman exposé d'après les sources par Nicolas de Tornaau ; puis on a vu paraître, de J. D. Luciani, le traité des successions musulmanes *ab intestat*, commentaire de la *Rahbia* par Chenchouri (1890), la *Djaouhara*, traité de théologie (1907), un petit traité de théologie musulmane des Senoussi (1896), les prolégomènes théologiques (1908) ; de M. Frédéric Peltier, le Livre des testaments du *Çahîh* d'el-Bokhâri (1909), le Livre des ventes du même ouvrage (1910) et celui du *Mouwattâ* de Mâlik ben Anas (1911). Deux thèses de doctorat nous ont fourni des recherches historiques sur les opérations usuraires et aléatoires, par M. Félix Arin (1909), et le régime des eaux, par M. Henri Bruno (1913). M. E. Zeys a écrit un traité élémentaire de droit musulman algérien (1885), la Législation mozabite, son origine, ses sources, son présent et son avenir (1886), le mariage et sa dissolution en droit mozabite, d'après le *Nil* (1891). M. A. Imbert a traité du droit abadhite chez les musulmans de Zanzibar et de l'Afrique orientale (1903), et M. Morand a étudié les *Kanouns* ou règles du droit coutumier au Mzab (1903). Le comte Léon Ostrorog a commencé la traduction du traité de droit public de Mâwerdî, *el-Ahkâm es-Soultâniyya* (1900-1901). M. E. Larcher a compulsé les codes marocains, les a annotés au moyen des *dahirs* et arrêtés pris pour leur exécution (1914). M. E. Viala a établi le mécanisme du partage des successions, suivi de l'exposé des « Signes de Fez » (1917). M. O. Loutfy a présenté au congrès international des orientalistes un essai sur la justice chez les Arabes avant l'islamisme (1894). MM. Norès et Pommereau ont étudié la preuve par écrit d'après le droit coranique (1913). M. Ch. Saint-Calbre a écrit, dans la *Revue africaine*, un article sur la proclamation de guerre chez les musulmans (1911). Un précis de sociologie nord-africaine est dû à M. A. G. P. Martin (1913), qui a donné plus récemment (1919) une méthode déductive d'arabe maghrébin. M. L. Armanet a publié un Manuel pratique et sommaire de la justice indigène en Algérie (1885). M. E. Clavel a étudié le *wakf* ou *habous* selon la jurisprudence des hanéfites et des malékites (1896). Pour le rite malékite seul,

M. G. Fauvelle a publié un traité théorique et pratique de dévolution des successions (1905). H. Joly nous a fait connaître l'esprit du droit familial (1902). En 1878, N. Seignette avait traduit la partie du code de Sidi Khalil qui traite du statut réel; Sautayra et Eugène Cherbonneau se sont occupés du statut personnel et des successions (1873-1874). M. V. Perreimond a recherché la protection juridique des incapables (1903). M. Pouyanne nous a renseignés sur la propriété foncière (1900) et M. B. Vincent s'est réservé la législation criminelle chez les Malékites (1842). Les lois, us et coutumes des Musulmans du Décan ont fait l'objet d'un volume d'E. Sicé (1858).

La science française a rendu de grands services à la connaissance de l'archéologie musulmane. Le général de Beylié, mort tragiquement dans un rapide du Tonkin, a décrit, sous le titre de *Kalaa des Beni-Hammad*, une capitale berbère de l'Afrique du Nord au xi^e siècle. Poussant ensuite ses explorations jusqu'à Sâmarrâ, qui fut quelque temps la résidence des Khalifes abbassides, il a écrit l'architecture des Abbassides au ix^e siècle (1907), Prome et Samara (1907). M. H. Viollet a décrit le palais d'el-Mo'taçim, fils de Hâroun-er-Rachîd, à Sâmarrâ, et quelques monuments arabes peu connus de la Mésopotamie (1910). P. Blanchet a traité de la porte de Sidi Okba, et a écrit, en collaboration avec M. Saladin, trois mémoires sur la *Kal'a* des Beni-Hammâd (1904). J. Bourgoin a composé un précis de l'art arabe (1892), et en a étudié les éléments dans le trait des entrelacs. M. Paul Eudel a réuni et mis en œuvre la matière d'un dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord. Dans une série de mémoires publiés par les soins de l'Institut égyptien, Ya'qoûb Artin-pacha a passé successivement en revue une lampe armoriée de l'émir Chéïkho, un brûle-parfums armorié (1905), les armes de l'Egypte aux xv^e et xvi^e siècles (1907), de nouvelles preuves concernant la signification du meuble « cachet » dans les armoiries orientales (1907), une étude sur des tableaux italiens blasonnés aux armes de l'Egypte et remontant au xv^e siècle (1910); son *Traité du blason* réunit le résultat de ses recherches sur ce sujet nouveau. Dès 1841, Girault de Prangey avait étudié l'art musulman d'Espagne

à Cordoue, Séville et Grenade, suivi d'un essai sur l'architecture des Arabes et des Mores (1841); plus tard, Prisse d'Avesnes décrivait l'art arabe d'après les monuments du Caire (1877), la décoration arabe (1880); M. Vachon, les industries d'art indigène en Algérie (1902). MM. E. Collinot et A. de Beaumont ont publié des dessins d'ornements turcs pour l'art et l'industrie (1883); M. Cl. Prost a examiné les revêtements céramiques dans les monuments musulmans de l'Égypte (1917). La Perse a été souvent parcourue par des missions françaises, dont les résultats ont été donnés dans les beaux ouvrages de P. Coste, *Monuments modernes de la Perse* (1867) (il avait accompli cette exploration en compagnie d'E. Flandin, qui a écrit le récit du voyage), sans compter l'ouvrage capital de Marcel Dieulafoy, cité plus haut. MM. H. Saladin et G. Migeon ont donné, dans leur *Manuel d'art musulman* (1907), les résultats des recherches de leurs prédécesseurs et leurs constatations personnelles: le tome I^{er} est consacré à l'architecture, le second à l'archéologie. M. Saladin a en outre décrit Tunis et Kairouan dans un volume des *Villes d'art célèbres* (1908). C'est également l'architecture qui a tout d'abord attiré l'attention sur les inscriptions qui décorent les monuments, avant que M. Max van Berchem eût constitué, par ses belles publications, une épigraphie arabe indépendante. En 1830, J. J. Marcel écrivait un mémoire sur la mosquée de Touloun, au Caire, et les inscriptions qu'elle renferme; L. Féraud parlait en 1867 du palais de Constantine et des inscriptions qu'on y voit; Lottin de Laval, au cours de son voyage en Égypte et dans la péninsule du Sinaï, notait les inscriptions arabes et sinaïtiques qu'il avait rencontrées (1855-1859); M. E. Morel nous a entretenus des monuments de Samarcande et des ruines dans l'Asie centrale (1909); M. G. Petrie, de Tunis, de Kairouan et de Carthage (1908); M. A. Rhoné, de l'Égypte à petites journées et du Caire d'autrefois (nouvelle édition, 1910). M. A. Gayet a donné, sur l'art arabe et l'art persan, deux volumes de vulgarisation qui sont des pierres d'attente pour des travaux plus développés et plus précis dans le détail.

Les confréries religieuses couvrent le sol de l'Islam, et lors

de notre installation en Algérie, nous avons trouvé ces groupements d'adhérents mystiques et d'initiés aux conceptions du panthéisme oriental disposés, les uns à résister aux entreprises du monde européen, les autres à admettre l'état de fait résultant de la conquête. Aussi de nombreux travaux ont-ils contribué à les faire connaître. Le commandant L. Rinn attirait l'attention sur eux par son livre sur les Marabouts et Khouans (1884), tandis que d'autres travaux sortis de sa plume traitaient de l'histoire de l'insurrection de 1871, du régime de l'indigénat, du séquestre et de la responsabilité collective, du royaume d'Alger sous le dernier Dey ; J. Davaste décrivait les Aïssaoua ou charmeurs de serpents (nouvelle édition, 1862), question reprise ensuite par Idoux, apportant des renseignements sur le fondateur de cette confrérie, ses rites et sa propagande (1899) ; Arnaud traduisait sur le texte d'Abd-el-Hadi ben Rédouane une étude sur le soufisme ; le colonel C. Trumelet parlait de l'Algérie légendaire et des pèlerinages aux tombeaux des principaux thaumaturges de l'Islam dans le Tell et au Sahara (1892), sujet touché également dans les *Saints de l'Islam* ; M. Tonré étudiait la Zaouïat Erregania, son fondateur et ses miracles (1903) ; Th. Duveyrier nous communiquait des renseignements sur la confrérie d'es-Senoûsi et son domaine géographique (1884) ; M. E. Montet écrivait sur les confréries religieuses de l'Islam marocain, leur rôle politique, religieux et social (1902) ainsi que sur le culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc (1909) ; Osmanbey (pseudonyme) consacrait un volume à l'étude des pratiques, des superstitions et des mœurs des imams et des derviches (1881) ; M. A. Joly étudiait les Chadouliya (1907) ; X. Coppolani, après avoir décrit la confrérie de Sidi Ammar bou Senna (1894), s'occupait, en collaboration avec M. A. Depont, de l'ensemble des ordres religieux (1897) et y ajoutait, en 1902, un mémoire sur leur action dans le sud-ouest africain. M. G. Pérès considère certains de ces ordres religieux comme des anarchistes, et il a traité à ce point de vue des Tidjânia, des Senoussia, et également des Berbères voilés (1893). M. E. Larger a communiqué à l'Académie de Rouen une étude sur l'état et l'influence des Marabouts en Algérie

(1916), étude dont la guerre soulignait l'intérêt. L'ordre des Qâdiriyya, qui doit son origine au saint célèbre 'Abd-el-Qâdir el-Djilânî, enterré à Bagdad, est répandu sur la surface des territoires habités par des populations musulmanes : dès 1869, M. E. Mercier communiquait à la Société archéologique de Constantine une étude sur les Khouan de cette confrérie ; il écrivit ensuite une histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale, puis celle de l'Afrique du Nord depuis l'antiquité jusqu'en 1830, en trois volumes (1888), celle de la ville de Constantine (1903) ; il s'occupa de droit musulman en publiant le *Hobous ou Ouakf*, ses règles et sa jurisprudence, la propriété foncière musulmane en Algérie (1898), le code du *hobous* ou *ouakf* (1899). En collaboration avec M. Reboud, il a étudié les inscriptions arabes de la mosquée de Khenga.

Parmi les monographies ayant trait à la religion, citons une étude sur les Druses de H. Aucapitaine (1862) et un essai sur les Mo'tazélites, rationalistes de l'Islam, par M. H. Galland (1906). M. J. Cattau a écrit une biographie du chéikh es-Senoussi (1902), et le Voyage au pays des Senoussia de Mohammed ben 'Othmân el-Hachâichî a été traduit par MM. Perres et Lasram (1903).

Depuis la *Description de l'Egypte*, c'est une tradition constante de l'administration française d'organiser l'exploration scientifique des pays que les nécessités de la politique avaient fait occuper par nos armées. L'Algérie d'abord, la Tunisie ensuite, et maintenant le Maroc sont l'objet d'études faites sous l'impulsion directe des autorités ou encouragées par elles. C'est ainsi que F. Accardo a publié le répertoire alphabétique des tribus et douars de l'Algérie (1879). M. G. Colin nous a donné la première partie (département d'Alger) d'un *Corpus* des inscriptions arabes de l'Algérie (1901), tandis que M. G. Mercier se réservait le département de Constantine. Dès 1870, A. Devoulx avait étudié, dans la *Revue africaine*, les édifices religieux de l'ancien Alger et relevé de nombreuses inscriptions arabes ; en 1874, il traitait de l'épigraphie indigène au Musée archéologique d'Alger. L. Féraud a consacré, en 1867, une monographie au palais de Constantine. Le gouvernement général de l'Algérie a fait paraître, de 1863 à

1865, le résultat des recherches entreprises sur la constitution de la propriété foncière dans les territoires occupés par les Arabes ; plus tard nous trouvons un projet de loi sur le régime de la propriété foncière en Algérie (1886) et un projet de codification du droit musulman (1906-1907). La *Description de l'Algérie* a vu paraître la traduction de l'histoire de l'Afrique d'el-Qaïrawânî par E. Pellissier et Rémusat (1845), les recherches de E. Carette sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale (1853). M. L. Brunot a donné des textes en dialecte de Rabat (Fez, 1918), et, tout récemment, il a étudié les industries de la mer à Rabat et Salé.

Le comte Henri de Castries a recherché, copié et imprimé les *Sources inédites de l'histoire du Maroc* (1530-1845), dont les parties publiées concernent les relations de ce pays avec la France, les Pays-Bas et l'Angleterre ; il a étudié la correspondance échangée entre Mouley Ismaïl et Jacques II, où le sultan fait une apologie de l'islamisme (1903) ; il s'est occupé des agents et voyageurs français au Maroc (1530-1560) d'après les sources indigènes (1911). Avant ces travaux, les gnomes d'Abd-es-Rahman el-Medjdhoûb avaient fait l'objet de ses recherches (1896).

Le succès universel de la traduction des *Mille et une nuits* par Galland incita plusieurs savants à puiser dans la littérature des contes arabes. J.-J. Marcel a donné des Contes du Chéikh el-Mohdi (1832), dont il est difficile de dire s'ils sont réellement traduits d'un original arabe, ou le produit de l'imagination de l'auteur. Kazimirski a tiré du fonds où avait puisé Galland *Enis-el-Djélis*, ou histoire de la belle Persane (1864). M. G. Rat a traduit le *Mostatraf* d'el-Ibchihî, recueil de contes, de poésies et de maximes (1899-1902). M. L. Machuel a publié, après Savary, le texte des *Voyages* de Sindebad le Marin (1910). Melle F. Groff a donné le texte, suivi d'un vocabulaire, du conte de Zéïn-el-Asnâm (1889). Il n'est pas jusqu'aux arcanes mystérieux des passions qui n'aient fait l'objet des recherches de M. P. de Réglâ (*El-Ktab*, des lois secrètes de l'amour, d'après le Khodja Omar Thaleby Abou-Othman Mourad, 1906) et M. Isidore Liseux, Le jardin parfumé du Chéikh Nefzaoui,

réimprimé en 1904. Le D^r J. Mardrus a traduit littéralement, en seize volumes, le texte des *Mille et une nuits* (1899-1905).

On a lu plus haut des indications sur les services rendus à l'archéologie par les études des savants français. N'oublions pas que l'un des précurseurs fut A. de Longpérier, dont les *Œuvres*, réunies en 1883-1887 par M. G. Schlumberger, traitent, dans le premier volume, des monuments arabes et de l'art musulman. Les recherches sur place ont continué avec l'infortuné H. Huber, assassiné au cours de son voyage, qui a laissé ses inscriptions recueillies dans l'Arabie centrale (1884) et ses notes de voyage prises dans le Hamâd, le Chammar, le Qâsim et le Hedjaz (1885). Le *Journal* de son voyage en Arabie, de 1883 à 1885, a été publié par notre Société en 1890. Le R. P. Jaussen, de l'École biblique de Jérusalem, a relevé les coutumes des Arabes du pays de Moab (1908), et en collaboration avec le R. P. Savignac, a accompli, pour la Société des fouilles archéologiques, cette mission en Arabie qui nous a fait connaître dans le détail la localité de Médâin-Çâlih, ancienne Hidjr, capitale du peuple de Thamoûd et centre de légendes pré-islamiques (1909), ainsi que la contrée d'el-'Ela, la *harra* de Tébouk (1919). M. L. Parvillée a étudié, d'après les monuments de Brousse, l'architecture et la décoration turque au xv^e siècle (1874). Vers 1854, L. Trimaux avait comparé entre eux les édifices anciens et modernes de toute l'Afrique du Nord.

Pour la numismatique, il faut rappeler les précurseurs : Silvestre de Sacy et son mémoire sur quelques monnaies arabes en or des Almohades et des Mérinides (1837), F. de Saulcy et ses lettres à Reinaud sur quelques points de la numismatique arabe (1839-1842), sur trois monnaies inédites de Khâlid ben el-Wêlid et autres généraux du khalife 'Omar (1871), F. Soret et ses lettres à divers savants sur la numismatique orientale (1847-1866), ses éléments de la numismatique musulmane (1868). V. Langlois avait, dès 1849, étudié les monnaies frappées par les Arabes avant l'islamisme (Nabatène et Characène) bien avant que H. Lavoix eût fait connaître la riche collection de monnaies musulmanes que renferme le Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale (1887), après avoir étudié, en 1877, les monnaies à lé-

gendes arabes frappées en Syrie par les Croisés, et les peintres arabes en 1875. C. Mauss a publié, en 1898, la *Loi* de la numismatique musulmane, classement par séries et par ordre de poids des monnaies arabes du Cabinet des médailles.

Pour la Perse, nous avons eu l'occasion de rappeler les principaux ouvrages que la France lui a consacrés; notons en outre la bibliographie de Moïse Schwab (1876), le livre des dames, mœurs et superstitions d'intérieur, de J. Thonnelier, les anciens ports au Guilan, les tribus du Louristan et les médailles des Qadjars (1916) de H. L. Rabino, des notes sur la Perse (culture de la gourde à *ghaliân* et de la canne à sucre) par le même avec la collaboration de F. D. Lafont, la femme persane jugée par un Persan de G. Audibert. Jules Gantin a édité et traduit le *Târikh-è Gozîdé* de Hamdullah Mostaufî (t. I, 1903).

Tout récemment, des Persans ont écrit en langue française, tels que Hoceyne Azad avec les Perles de la couronne, choix de poésies de Baba-Féghani, Kazem-Zadeh avec les chiffres *siyâk* et la comptabilité persane, et une relation d'un pèlerinage à la Mecque dans la Revue du monde musulman (1912). L'organisation politique de leur pays a été l'objet des études de M. G. Demorgny [*Essai sur l'administration* (1913), les institutions de la police (1914), les institutions financières (1915), *la question persane et la guerre* (1916)], sans compter ses recherches sur les réformes et l'enseignement administratif (Téhéran, 1913), les tribus du Fars et du Sud de la Perse dans la Revue du monde musulman (1913), les méthodes turco-allemandes dans la Revue de Paris (1913), la Perse en 1916 dans le Larousse mensuel (1915).

La musique a fait l'objet des recherches de F. S. Daniel, qui a étudié ses rapports avec la musique grecque et le chant grégorien (1879), du R. P. Collangettes, cité plus haut, de M. A. Laffage, qui a traité de ses instruments et de ses chants (1905-1909). MM. Rouanet et E. Yafil ont publié un répertoire de musique arabe et maure (1905-1906). Villoteau avait tracé la voie dans la *Description de l'Égypte*.

A. Rousseau a écrit les Annales tunisiennes, aperçu historique sur la Régence de Tunis (1864), Alger, chroniques de la Régence, *er-Zohra en-Nâïra* (1841), le Voyage du chéikh

et-Tidjâni dans la Régence de Tunis de 1306 à 1309 (1853), la chronique du Beylik d'Oran, par un secrétaire du Bey. S. Rang et F. Denis ont décrit, d'après une chronique du xvi^e siècle conservée à la Bibliothèque royale, la fondation de la Régence d'Alger et l'histoire des Barberousse (1837). C'est à F. Mengin que l'on doit l'histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-'Ali (1825). E. Pelissier de Raynaud a décrit, dans la *Revue des Deux Mondes* (1855), les Régences de Tunis et de Tripoli.

Les conditions particulières faites aux femmes par la Société musulmane ont attiré de bonne heure l'attention des chercheurs. Le D^r Perron a écrit, comme nous l'avons vu, tout un volume de récits sur les femmes arabes avant et depuis l'islamisme (1858). Le R. P. de Coppier a inséré une étude sur les femmes poètes de l'ancienne Arabie en tête de son commentaire sur le diwan de la poétesse el-Khansâ publié par le P. Chéikho. B. Gastineau a décrit les femmes et les mœurs de l'Algérie (1863). H. Guys, d'une famille qui a donné des consuls au service diplomatique français au Levant, a traité de la condition des femmes en Turquie (1865), mais il est plus connu par son voyage en Syrie, peinture des mœurs musulmanes, chrétiennes et israélites (1855), suivi de sa Théogonie des Druses, abrégé de leur système religieux (1863), et de sa Nation druse, histoire, religion, mœurs, état politique (1863). M. E. Meynier a donné des études sur l'islamisme et le mariage des Arabes en Algérie (1868). M. Mercier a parlé de la condition de la femme musulmane dans l'Afrique septentrionale (1895).

La concordance des calendriers grégorien et musulman est un problème qui ne peut se résoudre qu'au moyen de tables spéciales ; un travail de Chaillet sur ce sujet a paru en 1857 ; C. Bernoin a établi cette concordance pour la période qui s'est étendue et s'étendra de 1688 à 1981 (1885) ; Emile Lacoine, chef de la division technique des télégraphes en Turquie, a donné une nouvelle méthode pour établir ces calculs (Constantinople, 1886).

Mentionnons encore, dans la Bibliothèque de l'École pratique des Hautes-Études, une thèse sur El-Hadjdjâdj par M. l'abbé J. Périer, dont le frère, Auguste Périer, s'est éga-

lement fait connaître par une nouvelle grammaire arabe, par la publication de la chronique nestorienne de Sé'ert (1911) ainsi que par une thèse de doctorat sur Yahya ben 'Adî, apologiste chrétien du X^e siècle. M. J. Périer a prêté son concours à Mgr Addaï Scher dans la *Patrologie orientale* et a publié de petits exercices sur la morphologie de l'arabe (1907).

La *Civilisation des Arabes* du D^r G. Le Bon (1884) est un ouvrage de luxe rempli de magnifiques illustrations, mais dont les données historiques, reposant sur le résumé d'Abou'l-Fédâ, sont insuffisantes ; néanmoins il peut être consulté avec fruit pour ce qui regarde les beaux-arts et les arts industriels.

M. H. Zotenberg utilisa son emploi à la Bibliothèque nationale en publiant le texte arabe et la traduction de l'Histoire des rois des Perses d'Abou-Mançoûr eth-Tha'âlibî (1900), une Notice sur quelques manuscrits des Mille et une nuits et la traduction de Galland (1887), l'Histoire de Galaad et Schîmâs (1886), la traduction de l'abrégé qu'a fait en persan Abou-'Ali Mohammed Bal'amî de l'histoire de Tabarî, en quatre volumes (1867-1874). C'est lui qui a découvert le texte arabe du conte d'Aladin et de la lampe merveilleuse, qui ne figure pas dans les éditions des *Mille et une Nuits*.

Parmi les Algériens qui, formés à notre école, ont commencé à produire des ouvrages de valeur, nous nommerons M. Ismaël Hamet, ancien interprète principal de l'armée d'Afrique, aujourd'hui chef du bureau de traduction de la Résidence générale à Rabat, qui a émis des considérations intéressantes sur le passé, le présent, l'avenir des Musulmans français du nord de l'Afrique (1906) ; M. Mohammed Soualah, qui, après avoir publié des cours élémentaires et des méthodes pratiques, a publié deux thèses sur Ibrahim Ibn Sahl, poète musulman d'Espagne, et sur une élégie andalouse relative à la guerre de Grenade (Alger, 1914-1919). M. Ben-Ali Fékar a rédigé des leçons d'arabe dialectal marocain-algérien (2^e éd., 1914), après avoir traité de l'usure en droit musulman et de ses conséquences pratiques (1908). M. E. Yafil a donné un recueil de chansons et de poésies transmises par la tradition sous le titre général de *Ghernata* et constituant le répertoire des anciens Maures aux VIII^e et IX^e siècles (1904).

Sliman ben Ibrahim a tracé un tableau de la vie arabe, illustré par E. Dinet (1908). 'Abd-ur-Rezzak Lacheref a traduit la *Samarqandiyya*, petit traité de rhétorique d'el-Léïth es-Samarqandî (1905). M. Ben-Braham a étudié le pluriel brisé (1897) et la métrique arabe (1907), les cercles métriques, construction artificielle (1902).

Le signataire de ces lignes a tâché, lui aussi, de contribuer à faire connaître ce vaste monde musulman, si varié dans le temps et dans l'espace. Après une thèse de l'École des Hautes-Études sur *l'Anis el-'Ochchâq* de Chéref-ed-dîn Râmi, relatif aux termes techniques employés par les poètes persans pour décrire la beauté féminine (1875), il a publié dans le *Journal* un mémoire sur la fin de la dynastie des Ilékaniens (1876), une notice sur les tribus arabes de la Mésopotamie, la poésie religieuse des Nosairis (1879), la poétesse Fadhl (1881), des recherches sur le dialecte arabe de Damas (1883), qui ont été suivies de remarques par Mgr David (1887), une étude biographique sur trois musiciennes arabes (1884), les quatrains de Bâbâ Tâhir 'Uryân (1885), une note sur trois ouvrages bâbis (1887), une notice d'un manuscrit pehlevi-musulman de la bibliothèque de Ste-Sophie (1889) qui a été reconnu plus tard pour être le *Djâwidân-nâmé* de la secte des Horoufis, le dialecte persan de Sîwend (1893), la prière canonique musulmane, poème didactique en langue kurde (1895), une notice sur trois ouvrages en turc d'Angora imprimés en caractères grecs (1900), une nouvelle source du Qorân (1904), Wahb ben Monabbih et la tradition judéo-chrétienne au Yémen (1904), les séances d'Ibn-Nâqiyâ (1909), le diwan de Sélâma ben Djandal, poète arabe anté-islamique (1910), le conte bouddhique des deux frères, en langue turque et en caractères ouïgours, document rapporté de l'Asie centrale par la mission Pelliot (1914), trois actes notariés arabes de Yârkend provenant de la même origine, le *ghâzel* heptaglotte d'Abou-Ishaq Hallâdj (1914), un document turc sur l'expédition de Djerba en 1560 (1917), un formulaire arabe anonyme du XI^e siècle (1917). Laissant de côté un certain nombre de communications à la Société de Linguistique, il conviendra de mentionner l'ode arabe d'Ochkonwân (1895), l'Épigraphie arabe d'Asie-Mineure, Konia, la ville des

derviches tourneurs (1897), une grammaire élémentaire de la langue persane, l'histoire de Bagdad pendant les temps modernes (1901), la Littérature arabe (1902, 2^e éd., 1912), les Calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman (1908), les textes persans relatifs à la secte des Horoufis (1909), l'Histoire des Arabes (1912-1913), la publication et la traduction du *Livre de la Création et de l'histoire* de Motahhar ben Tâhir el-Maqdisî, attribué à tort, mais de longue date, à Abou-Zéïd Ahmed ben Sahl el-Balkhî (1899-1919), les Saints des derviches tourneurs (1919). On trouvera, dans les mélanges H. Derenbourg, son étude sur Selmân du Fârs, et dans le *Centenario Michele Amari*, son mémoire sur 'Affid-dîn Soléimân de Tlemcen et son fils l'Adolescent spirituel (1910). La Revue de l'Histoire des Religions, celle du Monde musulman, le Journal des Savants ont imprimé de ses articles.

On estime à deux cent cinquante millions au moins le nombre d'hommes qui professent la religion musulmane. Qu'ils la parlent ou ne la parlent pas, la langue arabe est pour eux le véhicule de la pensée ; ceux qui ne la parlent pas se contentent de lire les ouvrages conçus dans cet idiome, et cela leur suffit. On voit quel public immense est réservé aux livres et aux journaux qui s'écrivent dans cette langue. A côté de cet immense développement, le persan et le turc font moindre figure ; mais le premier a civilisé, à diverses époques, certaines parties de l'Asie centrale ; il est devenu, avec l'empire des Grands-Mogols fondé par Bâber, la langue scientifique de l'Inde, prérogative qu'il a conservée jusqu'en 1837 ; il a profondément pénétré la langue littéraire du turc-osmanli et des dialectes de l'Asie centrale que nous réunissons sous le nom commun de turc-oriental. Le turc, lui aussi, a un domaine considérable, s'étendant depuis l'Orkhon où on a trouvé les plus anciennes inscriptions en cet idiome, du VIII^e siècle de notre ère, jusqu'à la Turquie d'Europe ; si sa littérature poétique, pâle imitation des modèles persans, n'offre qu'un mince intérêt, l'étude linguistique de sa grammaire et de son vocabulaire, dans les divers dialectes, est attachante et absorbante : les historiens qui ont écrit en turc-osmanli, les traducteurs qui ont fait passer dans cette langue certains chefs-d'œuvre du persan et de l'arabe, lui ont constitué une lit-

térature en prose qui n'est pas à dédaigner. L'œuvre de la France est considérable dans le déchiffrement de l'énigme de ce monde, à peine connu au début du XIX^e siècle, avec lequel les hasards ou les conceptions raisonnées de sa politique extérieure allaient la mettre en contact intime à partir de l'expédition d'Alger. La Société Asiatique est fière d'y avoir contribué par les efforts personnels et soutenus de ses membres.
